

Honoré de Balzac

Les JOURNALISTES

MONOGRAPHIE DE LA PRESSE PARISIENNE



Éditions du Boucher

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Le fichier PDF qui vous est proposé à titre gratuit est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles, à diffuser le livre numérique sur un réseau, sur une ligne téléphonique ou par tout autre moyen électronique.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

© 2002 — Éditions du Boucher
16, rue Rochebrune 75011 Paris
site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
téléphone & télécopie : (33) (0)1 47 00 02 15
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 2-84824-032-6



AVIS AUX CONTREFACTEURS

L'Ordre GENDELETTRE (comme Gendarme) s'étant constitué en société pour défendre ses propriétés, il devait en résulter, ce qui résulte en France de beaucoup d'institutions, une antithèse entre le but et les résultats : on pille plus que jamais les propriétés littéraires. Et, comme la Belgique est maintenant autant en France qu'à Bruxelles, nous sommes forcés, nous éditeurs, encore sous l'empire du droit commun, de déclarer naïvement :

Que LA MONOGRAPHIE DE LA PRESSE PARISIENNE nous appartient,

Que le dépôt en a été fait conformément aux lois,

Que toute publication de cet ouvrage serait poursuivie, attendu que la reproduction en est interdite, en tant que de besoin, au nom de l'auteur.

Nous avons entendu Victor Hugo exprimant, paraphrasant, avec l'éloquence qui lui est propre, une belle pensée que nous nous hasardons à traduire ainsi :

La France a deux faces. Éminemment militaire en temps de guerre, elle est également puissante en temps de paix par ses idées. La Plume et l'Épée, voilà ses deux armes favorites. La France est inventive, parce qu'elle a de l'esprit; elle est artiste, parce que l'Art est le complément des Lettres; elle est commerçante, manufacturière, agricole, parce qu'une nation doit produire sa production comme un ver à soie file son cocon; mais, sur ces trois points, elle a des rivales qui, pour le moment, lui sont encore supérieures; tandis que ses armées ont lutté pendant quinze ans contre le monde, et que ses idées lui en donnent le gouvernement moral.

Les Anglais ont une charmante et proverbiale expression pour caractériser la nécessité dans laquelle on se trouve de parler de soi-même : « Il paraît, disent-ils, que le trompette de ce monsieur est mort. »

Victor Hugo parlait pour la France. N'est-il pas malheureux que l'incurie du gouvernement actuel, à l'égard des Lettres, ait forcé notre grand poète à dire ce qui ne devrait être que pensé par l'Europe?

Si la plume de la France possède un tel pouvoir, n'est-il pas nécessaire de donner la description analytique de l'Ordre Gendarmet (comme Gendarme)?

Et, dans cet ordre, ne faut-il pas mettre en tête le GENRE PUBLICISTE et le GENRE CRITIQUE, qui composent, avec leurs Sous-Genres et leurs variétés, la Presse parisienne, cette terrible puissance dont la chute est sans cesse arrêtée par la faute du pouvoir?

Axiome

On tuera la presse comme on tue un peuple, en lui donnant la liberté.

C'est surtout dans cette partie de ce *Traité du Bimane en société* que nous avons apporté l'attention à laquelle la Zoologie a dû les Monographies des Annélides, des Mollusques, des Entozoaires, et qui ne pouvait faillir à de si curieuses Espèces Morales. Nous espérons que les nations étrangères prendront quelque plaisir en lisant cette portion d'Histoire Naturelle Sociale à laquelle une illustration vigoureuse donne tout le mérite de l'iconographie.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — Le principal caractère de ces deux genres est de n'en jamais avoir aucun. Les individus appartenant au Sous-Genre du *Publiciste à portefeuille* (faites comme le gouvernement, voyez plus bas) qui seraient tenus d'en conserver un quelconque, ne sauraient en offrir la moindre apparence; car alors ils manqueraient essentiellement aux conditions de la politique française, qui échappe à toutes les définitions, et se recommande à la philosophie par des non-sens continuels. On remarque cependant quelques individus qui, en écrivant toujours la même chose, en répétant le même article — faute, d'ailleurs, d'en pouvoir trouver un autre —, passent alors pour avoir du caractère; mais c'est évidemment des maniaques dont la folie sans danger engourdit l'abonné-*confiant* et réjouit l'abonné-*esprit fort*. Si les étrangers s'étonnent de ce défaut, ils doivent tenir compte de l'esprit national qui exige une aussi grande mobilité chez les Hommes que dans les Institutions. Le public, en France, trouve ennuyeux les gens à convictions, et accuse les gens mobiles d'être sans caractère. Ce dilemme, perpétuellement dirigé contre les individus de ces deux Genres, rend leur position extrêmement critique. Qu'un écrivain spirituel aille, comme une

mouche lascive, de journal en journal, soit tour à tour royaliste, ministériel, libéral, reministériel, et continue à écrire secrètement dans tous les journaux, on dit de lui : « C'est un homme sans consistance ! » Qu'un écrivain se fasse coucou libéral, coucou humanitaire, coucou d'opposition, et ne varie pas son thème, on dit de lui : « C'est un homme ennuyeux. » Aussi, l'individu le plus spirituel est-il le *Rienologue* et l'*Écrivain monobible*. Ces deux Variétés évitent les périls du dilemme en se rendant illisible. (Voyez, comme le gouvernement, toujours plus bas.)

Sous le rapport physique, ces individus manquent assez généralement de beauté, quoiqu'ils se fassent des têtes remarquables à l'aide de la lithographie, du plâtre, des statuette et du faux-toupet. Presque tous sont dénués de cette politesse que les écrivains du XVIII^e siècle devaient à leur commerce avec les salons où ils étaient fêtés. Ils vivent isolés, séparés par leurs prétentions, et se connaissent peu entre eux, tant ils ont peur d'avoir de mauvaises connaissances. Cette vie solitaire n'empêche pas tous les individus d'exercer leur envie sur la position, sur le talent, sur la fortune et sur les avantages personnels de leurs confrères, en sorte que leur féroce manie de l'égalité vient précisément de ce qu'ils reconnaissent entre eux les plus blessantes inégalités.

PREMIER GENRE

LE PUBLICISTE

Huit sous-genres

A. Le Journaliste — B. Le Journaliste-homme d'État — C. Le Pamphlétaire — D. Le Rienologue — E. Le Publiciste à portefeuille — F. L'Écrivain monobible — G. Le Traducteur — H. L'auteur à convictions

Publiciste, ce nom jadis attribué aux grands écrivains comme Grotius, Puffendorf, Bodin, Montesquieu, Blakstone, Bentham, Mably, Savary, Smith, Rousseau, est devenu celui de tous les écrivassiers qui *font* de la politique. De généralisateur sublime, de prophète, de pasteur des idées qu'il était jadis, le Publiciste est maintenant un homme occupé des bâtons flottants de l'Actualité. Si quelque bouton paraît à la surface du corps politique, le Publiciste le gratte, l'étend, le fait saigner et en tire un livre qui, souvent, est une mystification. Le publicisme était un grand miroir concentrique : les publicistes d'aujourd'hui l'ont mis en pièces et en ont tous un morceau qu'ils font briller aux yeux de la foule. Ces différents morceaux, les voici :

A. — LE JOURNALISTE

CINQ VARIÉTÉS

1° *Le Directeur-Rédacteur-en-chef-proprétaire-gérant*; 2° *Le Ténor*; 3° *Le Faiseur d'articles de fonds*; 4° *Le Maître Jacques*; 5° *Les Camarillistes*.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

Le Directeur-Rédacteur-en-chef-proprétaire-gérant

Cette belle espèce est le marquis de Tuffière du journalisme. Publiciste pour ce qu'il n'écrit pas, comme les autres sont publicistes pour ce qu'ils écrivent de trop, cet individu, qui offre toujours une des quatre faces de son quadruple titre, tient du propriétaire, de l'épicier, du spéculateur, et, comme il n'est propre à rien, il se trouve propre à tout. Les rédacteurs transforment ce propriétaire ambitieux en un homme énorme qui veut être et devient quelquefois préfet, conseiller d'État, receveur-général, directeur de théâtre, quand il n'a pas le bon sens de rester ce qu'il est : le portier de la gloire, le trompette de la spéculation et le Bonneau de l'électorat. Il fait à volonté passer les articles, ou les laisse se morfondre sur le marbre de l'imprimerie. Il peut pousser un livre, une affaire, un homme, et peut quelquefois ruiner l'homme, l'affaire, le livre, selon les circonstances. Ce Bertrand de tous les Ratons du journal se donne comme l'âme de la feuille, et nécessairement chaque Cabinet traite avec lui. De là son importance. À force de causer avec les rédacteurs, il se frotte d'idées, il a l'air d'avoir de grandes vues et se carre comme un vrai personnage. C'est ou un homme fort ou un homme habile

qui se résume par une danseuse, par une actrice ou une cantatrice, quelquefois par sa femme légitime, la vraie puissance occulte du journal.

Axiome

Toutes les feuilles publiques ont pour gouvernail une sous-jupe en crinoline, absolument comme l'ancienne monarchie.

Il n'y a eu (il est mort) qu'un seul directeur de journal, dans la véritable acception de ce mot. Cet homme était savant, il avait une forte tête, il avait de l'esprit; aussi n'écrivait-il jamais rien. Les rédacteurs venaient chez lui, tous les matins, écouter le sens des articles à écrire. Ce personnage fut sans ambition : il fit des pairs, des ministres, des académiciens, des professeurs, des ambassadeurs et une dynastie, sans rien vouloir pour lui-même; il refusa la visite d'un roi, tout, même la croix de la Légion d'Honneur. Vieillard, il était passionné; journaliste, il n'était pas toujours *in petto* de l'avis de son journal. Tous les journaux d'aujourd'hui mis ensemble, propriétaires et rédacteurs, ne sont pas la monnaie de cette tête-là.

Instruction et connaissances à part, il ne suffit pas d'une centaine de mille francs et d'un cautionnement pour devenir Directeur-Rédacteur-en-chef-propriétaire-gérant d'un journal : il faut encore des circonstances, une volonté brutale et une espèce de capacité théâtrale qui manque souvent à des gens d'un vrai talent. Aussi voit-on à Paris beaucoup de gens qui survivent à leur pouvoir expiré. Le journal a ses Fernand Cortez malheureux, comme la Bourse a ses ex-millionnaires. L'insuccès, étant en raison des tentatives, explique le nombre effrayant de masques tristes que les Parisiens montrent aux observateurs qui les étudient se promenant sur les boulevards. Depuis 1830, il n'y a pas eu moins de cinquante journaux tués sous l'ambition publique, ce qui représente à peu près dix millions de capitaux dévorés. Nous avons vu, nous voyons encore des journaux s'établissant à Paris dans la pensée de ruiner les journaux anciens en faisant un journal inférieur sur tous les points à celui qu'ils veulent renverser. L'ex-Directeur-Rédacteur-en-chef-propriétaire-

gérant de journal n'est plus un homme, ni une chose, c'est l'ombre méprisée d'un fœtus d'ambition.

Il existe trois sortes de propriétaires-directeurs-rédacteurs-en-chef du Journal : l'ambitieux, l'homme d'affaires, le pur-sang.

L'ambitieux entreprend un journal soit pour défendre un système politique au triomphe duquel il est intéressé, soit pour devenir un homme politique en se faisant redouter. L'homme d'affaires voit dans un journal un placement de capitaux dont les intérêts lui sont payés en influence, en plaisirs et quelquefois en argent. Le pur-sang est un homme chez qui la gérance est une vocation, qui comprend cette domination, qui se plaît à l'exploitation des intelligences, sans abandonner toutefois les profits du journal. Les deux autres font de leur feuille un moyen; tandis que, pour le pur-sang, sa feuille est sa fortune, sa maison, son plaisir, sa domination : les autres deviennent des personnages, le pur-sang vit et meurt journaliste.

Les propriétaires-rédacteurs-en-chef-directeurs-gérants de journaux sont avides et routiniers. Semblables, eux et leurs feuilles, au gouvernement qu'ils attaquent, ils ont peur des innovations, et périssent souvent pour ne pas savoir faire des dépenses nécessaires *et en harmonie avec le progrès des lumières*.

Axiome

Tout journal qui n'augmente pas sa masse d'abonnés, quelle qu'elle soit, est en décroissance.

Un journal, pour avoir une longue existence, doit être une réunion d'hommes de talent, il doit *faire école*. Malheur aux journaux qui s'appuient sur un seul talent !

La plupart du temps, si le directeur devient jaloux des gens de talent qui lui sont nécessaires, il s'entoure de gens médiocres qui le flattent et lui font son journal à bon marché. On périt toujours *le journal le mieux fait de Paris*.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

Le Ténor

On appelle Premier-Paris la tartine qui doit se trouver en tête d'une feuille publique, tous les jours, et sans laquelle il paraît

que, faute de cette nourriture, l'intelligence des abonnés maigrirait. Le rédacteur des Premiers-Paris est donc le Ténor du journal, car il est ou se croit l'*ut* de poitrine qui fait l'abonnement, comme le ténor qui fait la recette au théâtre. À ce métier, il est difficile qu'un homme ne se fausse pas l'esprit et ne devienne pas médiocre. Voici pourquoi :

Sauf les nuances, il n'y a que deux moules pour les Premiers-Paris : le moule de l'opposition, le moule ministériel. Il y a bien un troisième moule ; mais nous verrons tout à l'heure comment et pourquoi ce moule s'emploie rarement. Quoi que fasse le gouvernement, le rédacteur des Premiers-Paris de l'Opposition doit y trouver à redire, à blâmer, à gourmander, à conseiller. Quoi que fasse le gouvernement, le rédacteur des Premiers-Paris ministériels est tenu de le défendre. L'un est une constante négation, l'autre une constante affirmation, en mettant à part la couleur qui nuance la prose de chaque parti, car il y a des tiers-partis dans chaque parti. Au bout d'un certain nombre d'années, de part et d'autre, les écrivains ont des calus sur l'esprit, ils se sont fait une manière de voir, et vivent sur un certain nombre de phrases.

Si l'homme engrené dans cette machine est, par hasard, un homme supérieur, il s'en dégage ; s'il y reste, il devient médiocre. Mais il y a tout lieu de croire que les rédacteurs des Premiers-Paris sont médiocres de naissance, et se rendent encore plus médiocres à ce travail fastidieux, stérile, dans lequel ils sont bien moins occupés à exprimer leurs pensées qu'à formuler celles de la majorité de leurs abonnés. Vous savez quelle classe de gens est en majorité dans une masse ?

Ces faiseurs de tartines s'ingénient à n'être que la toile blanche sur laquelle se peignent, comme aux ombres chinoises, les idées de leur abonné. Le Ténor de chaque journal joue donc un jeu plaisant avec son abonné. À chaque événement, l'abonné se forme une opinion, et s'endort en se disant : « Je verrai demain ce que dira là-dessus *mon journal*. » Le Premier-Paris, qui n'existe que par la divination perpétuelle des pensées de son abonné, le surprend le lendemain agréablement en lui panifiant sa pensée. L'abonné récompense ce jeu de *Vive l'amour, la carte a fait son tour!* par douze ou quinze francs tous les trois mois.

Le style serait un malheur dans ces délayages où l'on doit noyer les événements pour amasser le public, qui regarde alors

où ça va. D'abord, quel homme tiendrait à faire par an six cents colonnes dignes de Jean-Jacques, de Bossuet ou de Montesquieu, pleines de sens, de raison, de vigueur et colorées?... Aussi, dans les Premiers-Paris, y a-t-il une phraséologie de convention, comme il y a des discours de convention à la tribune. On n'ose point dire les choses comme elles sont. Ni l'Opposition ni le Ministère n'écrivent l'histoire. La Presse n'est pas aussi libre que le public l'imagine, en France et à l'étranger, d'après ce mot *liberté de la presse*. Il y a des faits impossibles à dire, et des ménagements nécessaires avec les faits dont on parle. Aussi le jésuitisme tant stigmatisé avec Pascal était-il moins hypocrite que celui de la Presse. À sa honte, la Presse n'est libre qu'envers les faibles et les gens isolés.

Ce qui tue l'écrivain des Premiers-Paris, c'est son incognito : le Premier-Paris ne se signe pas. Ce Ténor de la Presse est, en réalité, le *condottiere* du Moyen Âge. On a vu M. Thiers enrôlant et dirigeant les feux de cinq Premiers-Paris au temps de la Coalition.

Aussi le Premier-Paris a-t-il l'allure fière; il croit parler à l'Europe, et croit que l'Europe l'écoute. Quand meurt un de ces ténors, personne ne sait le nom de l'illustre écrivain que pleurent tous les journaux.

Le génie, et si vous voulez ne vous en tenir qu'à l'esprit, l'esprit consiste à voir, en politique, toutes les faces d'un fait, la portée d'un événement, de prévoir l'événement dans sa cause, et de conclure au profit d'une politique nationale; or, un écrivain qui jetterait ses Premiers-Paris dans ce troisième moule ferait fuir tous les abonnés d'un journal. Plus le journal deviendrait Pitt ou Montesquieu, moins il aurait de succès (Voyez le *Rienologue page 33*) Il ne serait compris que de ceux à qui les événements suffisent, et qui n'ont pas besoin de journaux. Le journal qui a le plus d'abonnés est donc celui qui ressemble le mieux à la masse : concluez!

Étant en lui-même peu de chose, l'écrivain des Premiers-Paris a beaucoup de morgue : il se croit nécessaire! Et il l'est... à l'entreprise de papier noirci qui rapporte telle ou telle somme aux croupiers. Oui, n'est pas Premier-Paris qui veut! il faut savoir *parler le jésuite* de la feuille publique. Ainsi, le jury condamne une phrase nette et claire, mais il absout les circonlocutions. Faites

marcher vos idées sur des béquilles, le jury vous trouve constitutionnel; allez droit, vous devenez factieux.

Dites : « La pairie vient de se déshonorer! » vous payez dix mille francs d'amende, et vous envoyez le gérant du journal pour deux mois en prison.

Mais, après une critique violente des actes de la Chambre, ajoutez :

En vérité, nous sommes trop les amis des institutions dont le pays a entouré la dynastie nouvelle, pour ne pas dire qu'en continuant d'aller dans cette voie, on marche vers la déconsidération, le déshonneur, etc., etc.

Le Parquet, la Chambre, le Trône n'ont pas le plus petit mot à dire.

Il y a dans Paris des artistes en plaisanterie qui, tel fait étant donné, peuvent écrire par avance les principaux Premiers-Paris. Ainsi, par un calme plat survenu dans l'Océan politique, cette terrible nouvelle arrive d'Augsbourg (Augsbourg est pour le journalisme ce que Nuremberg est pour les enfants, une fabrique de joujoux) :

Lors du passage de lord Willgoud à Galucho (Brésil), on dit que la délégation anglaise a, dit-on, donné un dîner auquel assistait tout le corps diplomatique, moins le consul de France. Cet oubli, dans les circonstances actuelles, est significatif.

Aussitôt la République s'élance la première sur la brèche par le Premier-Paris suivant :

Si l'esprit de courtoisie et de corruption n'était pas le seul mobile du Système qui gouverne, si son but unique n'était pas d'avilir constamment la France aux yeux de l'étranger, on pourrait vraiment s'étonner d'une telle assurance dans la couardise, d'une telle impudeur dans la honte, d'un tel courage dans la lâcheté! Un fait qui blesse profondément le sentiment national nous a été révélé hier par La Gazette d'Augsbourg; et, en le répétant ce matin, pas une feuille du pouvoir ne semble soupçonner l'éclatante indignation qu'il a déjà soulevée dans le pays. Lors du passage de lord Willgoud à Galucho (Brésil), un banquet fut offert à cet amiral par la légation anglaise de cette résidence, et, de tous les consuls étrangers, le consul de France seul n'a pas été invité à ce repas, tout diplomatique. « Il

était souffrant », ajoute ironiquement La Gazette. Hélas ! nous ne le savons que trop, les tristes hommes qui dirigent ou qui représentent la France sont toujours moribonds quand il s'agit de maintenir l'honneur du pays dont ils gaspillent les destinées. Tout entier à ses misérables intrigues de personnes, à ses honteux tripotages de consciences à l'encan, à ses scandaleuses complaisances pour le parti de la cour, le ministère laissera s'effacer cette nouvelle insulte sous une insulte prochaine, et le pays sera contraint encore cette fois de subir en silence cet insolent affront de sa très chère alliée, la cupide Angleterre.

En fait d'humiliation, le laissez-faire et le laissez-passer est donc décidément la maxime favorite du pouvoir. En vertu de l'axiome très connu sur la plus belle fille du monde, nous ne demandons à ce pouvoir ni talents, ni dignité, ni patriotisme ; mais, dans son intérêt, nous devons l'avertir qu'il dépense notre honneur en pure perte, s'il espère pouvoir recoudre les lambeaux déchirés de la Sainte-Alliance, à force de bassesses et de lâchetés.

Puis, le lendemain, cette énergie s'étend sous un laminoir d'une lourdeur de quarante mille abonnés qui lisent :

C'est avec douleur que toutes les opinions sincèrement dévouées à nos institutions voient le gouvernement s'isoler ¹ chaque jour de plus en plus du pays, et fouler aux pieds tous les principes de haute probité politique qui ont fondé notre constitution, et pouvaient seuls lui assurer dans l'avenir les conditions de moralisation nécessaires à toute organisation sociale dont les bases doivent toujours être fondées sur la loyauté gouvernementale, surtout dans une nation qui, comme la France, est toujours à l'avant-garde de la civilisation, et pèse de toute son influente initiative dans le plateau de la balance libérale des destinées du monde, pour faire contre-poids aux monarchies absolues, dont les traditions et l'organisation indispensables à leur conservation sont en opposition fatale, mais naturelle, avec son esprit de liberté : dans cette lutte entre les idées rétrogrades de l'absolutisme et les sympathies généreuses que la France a toujours soulevées, un ministère à la hauteur de sa noble mission, et qui, par conséquent, ne ferait ni litière de la dignité nationale, ni marchandise de nos humiliations,

1. Ce Premier-Paris a inventé des phrases d'une longueur ultra-constitutionnelle.

parlerait constamment haut et ferme à l'étranger, dans toutes les circonstances; car, lorsqu'on a l'honneur de représenter la France, on n'a pas le droit de cacher son manque de patriotisme sous un faux semblant de mépris, en déclarant que telle insulte n'est pas digne de notre colère, comme va le dire aujourd'hui le pouvoir à propos de la grave question Willgoud, qui, nous l'espérons, ralliera au parti que nous représentons tous les hommes modérés qui mettent en première ligne l'honneur national, la droiture politique, la moralité gouvernementale, tous les sentiments généreux enfin dont est si complètement dépourvu le triste système qui nous gouverne, et qui, dès lors, sans appui dans l'opinion publique, tombera de lui-même sous le poids écrasant de ses propres iniquités.

Cette phrase unique, combinée de trois façons, suffit chaque matin à la majorité des Français, pour se former une opinion sur tous les événements possibles. Le ténor à qui elle est due l'écrivit depuis cinq ans avec un courage vraiment parlementaire. Après le triomphe de Juillet, un vieux ténor gauchiste avoua qu'il n'avait jamais écrit que le même article pendant douze ans. Cet homme franc est mort ! Son aveu, devenu célèbre, fait sourire et devrait faire trembler. Pour renverser le plus bel édifice, un maçon ne donne-t-il pas toujours le même coup de pic ?

Le plus grand des journaux, comme format, répond alors à la manière d'un personnage d'églogue virgilienne :

Tout en admirant l'esprit, le grand sens, et surtout le bon goût des organes de l'Opposition, nous avouons comprendre difficilement la peine qu'ils se donnent chaque jour pour découvrir une nouvelle insulte faite à la France. Pour un parti qui s'est modestement déclaré le seul gardien de la dignité nationale, cette préoccupation manque peut-être de logique. Toutefois, comme nous n'avons pas l'honneur d'être admis, ainsi que Le National, dans l'intimité de l'avenir, nous n'avançons cette opinion qu'avec une extrême timidité.

Que sommes-nous, en effet, pour oser juger la politique radicale, nous qui ne défendons que la politique du bon sens ? Voilà bientôt douze ans, il est vrai, que le parti conservateur a rétabli l'ordre et maintenu la paix. (Prix : cinq mille francs par mois.) Voilà bientôt douze ans que, grâce à notre prudence courageuse, à notre sagesse désintéressée, le pouvoir s'est maintenu contre toutes les anarchies; mais cette tâche est bien mesquine auprès des sublimes

visées d'une opinion qui rétablit chaque matin les droits méconnus de l'humanité et qui règle en même temps les destinées du monde.

L'alliance de la monarchie et de la liberté a toujours été le vœu de la France ¹. Cette alliance, nous l'avons établie et nous la défendrons constamment avec les honnêtes gens et les esprits sensés, contre les passions mauvaises et les idées subversives qui minent sans relâche l'ordre social. (Prix : cinq mille francs par mois.)

Cependant, nous laisserions souvent s'agiter, dans son impuissance, cette vieille Opposition que tout calme trouble, que toute supériorité irrite et que tout bonheur public afflige, si elle ne dénaturait journellement les faits les plus simples pour s'en faire des armes contre le pouvoir.

Ainsi, par exemple, l'Opposition s'indigne depuis deux jours à propos d'un banquet diplomatique auquel un de nos consuls n'aurait pas été invité. Pour nous qui connaissons la haute réputation de courtoisie de lord Willgoud, et le noble caractère de notre représentant à Galucho, nous déclarons à l'avance qu'il est impossible que les choses se soient passées comme le prétend l'Opposition.

Sur cette simple nouvelle et sans attendre de plus amples détails, Le National arme pourtant le Nord contre le Midi, l'Orient contre l'Occident, tous les points cardinaux sont mis en feu par lui, et tout cela pour un billet d'invitation, perdu, omis ou refusé. En vérité, l'Opposition est bien bonne de prendre si vivement les intérêts d'un pays qui l'écoute si peu.

En voyant son quasi-gouvernement engagé, *Le Messenger* répond alors par ces cruelles lignes sur la *dent d'or* d'Augsbourg :

Depuis quelque temps, les journaux se préoccupent d'un fait qui se serait passé, dit-on, à propos d'un dîner offert par la légation anglaise de Galucho à l'amiral Willgoud, et d'où notre consul aurait été exclu. D'abord, Galucho est un fort démantelé autour duquel il n'y a que trois cabanes de pêcheurs, situé à huit cents kilomètres de Pernambuco. Puis il n'existe aucun amiral du nom de Willgoud sur les contrôles de l'amirauté anglaise.

1. Le mieux écrit des journaux a pour base cet agréable rébus : *l'alliance de la Monarchie et de la Liberté*, l'un des plus grands non-sens politiques connus, et qui fait pouffer de rire les cabinets étrangers, « à la tête desquels il faut placer le nôtre », dit *Le Charivari*.

Voici comment procède *La Gazette de France*, en paraissant à la même heure que *Le Messenger* :

Quand on pense que les journaux dynastiques en sont à chercher si l'un de nos consuls a dîné ou n'a pas dîné chez un Anglais avec ou sans caractère politique, pour savoir si le gouvernement de Louis-Philippe est ou non honoré, qui ne partagerait notre opinion sur la nécessité de mettre à l'essai un mode satisfaisant de représentation ? Si le pays avait été appelé à faire un gouvernement, en serions-nous là ? En étions-nous là en 1825 ? Répondez, acteurs de la comédie de quinze ans !

Là-dessus, *La Presse*, le lendemain matin, lance cet agréable Entre-filet :

Dans l'impossibilité où elle est de créer quelque chose, l'Opposition vient de créer un amiral anglais et une ville. Qui est-ce qui déconsidère la Presse, de ceux qui se laissent prendre à ces puffs allemands et qui répandent leur bile dans le vide, ou de ceux qui s'occupent honnêtement des vrais intérêts du pays ?

La Presse tient à faire les affaires du pays.

Voici bientôt vingt-sept ans que le Journal politique, en France, rend à l'Esprit humain le service de l'éclairer ainsi sur toutes les questions. Voilà la *charge* du Premier-Paris. Voilà cette liberté qu'on a payée avec des flots de sang et de tant de prospérité perdue. Relisez les vieux journaux, vous verrez toujours le même amiral Willgoud sous d'autres formes.

Si les journaux n'existaient pas, quelle eût été la profession des ténors politiques ? La réponse est la plus cruelle satire de leur existence actuelle.

Les Ténors sont divisés en deux nuances bien distinctes : le Ténor de l'Opposition, le Ténor ministériel. Les écrivains ministériels se donnent pour de bons garçons. Généralement spirituels, amusants et gais, ils sont serviables ; ils s'avouent corrompus comme des diplomates, et partant ils sont optimistes. Les autres, gourmés et prétentieux, mettent tant de vertus en dehors, qu'il ne doit plus leur en rester au-dedans ; ils se disent puritains, et harcèlent très bien le pouvoir en faveur de leurs parents. (La maison Barrot touche pour cent trente mille francs de traitements !) Quand un Ténor ministériel apprend qu'un

homme de la Presse a commis quelques énormités, il demande : « A-t-il fait du moins son affaire ? » Et il pardonne. Tandis que le Ténor de l'Opposition jette feu et flamme, il trouve le moyen de faire son propre éloge en disant : « Nous avons cela dans notre parti, que nous sommes honnêtes ! » Ce qui veut dire : *Il n'y a encore rien à partager.*

TROISIÈME VARIÉTÉ

Le Faiseur d'articles de fond

Ce rédacteur, occupé de matières spéciales, sort de la phraséologie des Premiers-Paris. Il peut avoir une opinion en ce qui ne touche pas au fonds commun de la politique, car il doit toujours se rattacher à l'opinion du journal par quelques phrases. En étudiant les questions commerciales ou agronomiques, les livres de haute science, ce publiciste conserve de la rectitude dans les idées. Aussi a-t-il plus de valeur réelle que le Ténor. Il vient rarement au journal, et ses articles se comptent par trois ou quatre tous les mois. Le Premier-Paris, toujours préparé par les événements, se boulangé à l'Opéra, dans les couloirs de la Chambre, à dîner chez le patron politique du journal (voyez toujours plus bas); tandis que l'article de fond exige la connaissance du livre dont on s'occupe et de la science dont il traite; ainsi ce rédacteur gagne-t-il peu d'argent, et peut-il se comparer à ce genre de rôle qu'on appelle les grandes utilités au théâtre.

Dans les journaux ministériels, ces rédacteurs ont un avenir : ils deviennent consuls-généraux dans les parages les plus éloignés, ils sont pris pour secrétaires particuliers par les ministres, ou font des éducations; tandis que ceux de l'Opposition ou des journaux anti-dynastiques n'ont pour hospices que les académies des sciences morales et politiques, des inscriptions et belles-lettres, quelques bibliothèques, voire les Archives, ou le triomphe excessivement problématique de leur parti. L'article de fond manque dans les journaux, qui commencent à être pleins de vide. Aucune feuille n'est assez riche pour rétribuer le talent consciencieux et les études sérieuses. (Voyez le Genre *Critique* page 45)

QUATRIÈME VARIÉTÉ

Le Maître Jacques

Outre le Premier-Paris, ce pot-au-feu du journal, outre l'article de fond, aujourd'hui de plus en plus rare, le journal se compose d'une foule de petits articles intitulés *Entre-filets*, *Faits-Paris* et *Réclames*. Ces trois sortes d'articles sont ordonnés par un Gendelette (comme Gendarme) sous la dépendance du gérant ou du propriétaire et qui a des appointements fixes, à peu près cinq cents francs par mois. Chargé de lire tous les journaux de Paris, ceux des départements, et d'y découper avec des ciseaux les petits faits, les petites nouvelles qui composeront le numéro, il admet ou rejette les Réclames d'après le mot d'ordre du gérant ou du propriétaire. Tenu de veiller à la *mise en page* des éléments du numéro, ce Maître Jacques, debout jusqu'au moment où le journal se met sous presse, commande cette espèce de *sergent-major* des compositeurs d'imprimerie appelé *metteur en page*. Ce Maître Jacques est excessivement important. Les choses les plus intéressantes, les grands et les petits articles, tout devient une question de *mise en page* entre une heure et minuit, l'heure fatale des journaux, l'heure où les nouvelles politiques, écloses le soir, exigent des Entre-filets.

L'Entre-filet se commet, comme les grands crimes, au milieu de la nuit. Le gérant, le *ténor*, le *Maître Jacques*, quelquefois un *attaché* (voyez toujours plus bas), quelquefois la femme de ménage, ajoutent les plaisants, réunissent leurs intelligences pour écrire cet Entre-filet, qui dépasse rarement dix lignes, et qui n'en a souvent que deux.

L'Entre-filet de l'Opposition, causé par un démenti à donner à un autre journal, par une nouvelle qui prend le journal sans Premier-Paris et qui l'annonce pour le lendemain, tombe toujours sur le favoritisme, sur les nominations, et fait l'effet d'un gourdin ; car voici la maxime de tous les journaux d'Opposition :

Axiome

Frappons d'abord, nous nous expliquerons après.

Les Faits-Paris sont les mêmes dans tous les journaux. Retranchez les Premiers-Paris, il n'y a qu'un seul et même journal, dans

le sens vrai du mot. De là vient cette nécessité quotidienne de tirer des conséquences contraires et d'arriver nécessairement d'un côté ou de l'autre à l'absurde, pour que les journaux puissent exister. C'est aux Faits-Paris que se produisent les *Canards*.

Fixons bien l'étymologie de ce mot de la Presse. L'homme qui crie dans Paris l'arrêt du criminel qu'on va exécuter, ou la relation de ses derniers moments, ou le bulletin d'une victoire, ou le compte-rendu d'un crime extraordinaire, vend pour un sou le feuillet imprimé qu'il annonce, et qui se nomme un *Canard* en termes d'imprimerie. Cette profession de crieur va diminuant. Après avoir brillé sous l'ancienne monarchie, sous la Révolution et sous l'Empire, la classe patentée des Crieurs-Jurés compte aujourd'hui peu d'individus. Le journal, lu aujourd'hui par les cochers de fiacre sur leur siège, a tué cette industrie. La relation du fait anormal, monstrueux, impossible et vrai, possible et faux, qui servait d'élément aux *Canards*, s'est donc appelée dans les journaux un *Canard*, avec d'autant plus de raison qu'il ne se fait pas sans plumes, et qu'il se met à toute sauce.

Le *Canard* prend souvent sa volée du fond des départements. Il y a ce qu'on nomme le *Canard* périodique, une niaiserie qui se répète à quelques années de distance. (Un Rubens retrouvé dans une chaumière. — Le militaire prisonnier en Sibérie, etc.) *Le Constitutionnel*, sous la Restauration, avait fait du *Canard* une arme politique. Il avait son fameux carton aux curés, qui contenait des refus de sépulture, et des récits de tracasseries faites aux curés libéraux, *qui n'ont jamais existé* : le curé libéral est une fiction.

Le *Canard* pur-sang s'est élevé quelquefois à des hauteurs prodigieuses en absorbant l'attention de l'Europe entière. Ce serait être incomplet que de ne pas faire observer ici que Gaspar Hauser n'a jamais existé, pas plus que Clara Wendel et le brigand Schubry. Paris, la France et l'Europe ont cru à ces *Canards*. Napoléon a pensionné un homme qui, pendant cinq ans, a publié dans *Le Moniteur* de faux bulletins de la guerre des Afghans contre les Anglais. Quand la supercherie fut découverte, elle était si bien conçue dans les intérêts de Napoléon, qu'il pardonna cette audacieuse tromperie.

En ce moment, on importe beaucoup de *Canards* de l'empire russe. L'empereur Nicolas n'est pas plus épargné par le *Puff* que

s'il était un Français illustre. Depuis quelques années, on substitue le mot *Puff* au mot *Canard*.

Les fonctions du Maître Jacques du journal sont importantes; il est en réalité le journal lui-même; aussi le mot qu'il a sans cesse à la bouche est-il : « Cela ne dépend pas de moi, voyez un tel... »

Vous vous endormez avec la conviction que votre article passera; mais les Chambres ont voulu deux colonnes de plus, et votre article, déjà *serré dans la forme*, a repris sa place sur le *marbre* pour un autre jour qui ne viendra jamais. Les Annonces prenant la quatrième page du journal, et le feuilleton un quart de ce qui reste, les journaux n'ont plus d'espace. Un des devoirs les plus graves du Maître Jacques est de deviner l'*annonce* dans le *Fait-Paris*. Le *Fait-Paris* peut souvent devenir la recommandation d'une affaire, d'un livre, d'une entreprise; mais alors ces quelques lignes astucieuses et insidieuses se paient au gérant, en toutes sortes de monnaie. Vous avez un concurrent à une place, et vous voulez y être nommé, vous pouvez empêcher la nomination de votre rival en faisant tambouriner la vôtre avec éloges par tous les journaux, et faire ainsi reculer le ministère devant l'opinion publique. L'Entre-filet et le *Fait-Paris* deviennent terribles aux élections. Une nuée de *Canards* électoraux couvre alors la France.

La réclame consiste en quelques lignes faites au profit de l'Annonce, et qui, combinées l'une par l'autre, ont tué la critique dans les grands journaux. Le Maître Jacques, objet des caresses et des soins des éditeurs, règne sur la Réclame : selon ses amitiés ou ses haines, il la porte au gérant et lui inspire des susceptibilités, ou il la met sans mot dire. Quasi-censeur du journal, il éveille l'attention du gérant sur les phrases compromettantes. Aussi, quand il y a quelque procès politique : « Ils n'ont pas voulu m'écouter!... Je le disais bien!... » est-il le mot du Maître Jacques. Ce Chat du logis voit juste, il n'a pas de passion politique : le journal change de maître ou d'opinion, il ne change pas de place, lui! Après dix ans de pratique, c'est souvent un homme distingué, qui a du bon sens, qui connaît les hommes, et qui a mené la vie la plus agréable. Après avoir protégé les libraires et les théâtres, après avoir vu les ficelles de toutes les inaugurations, même celle d'une dynastie, il s'est fait une bibliothèque et une philosophie. Souvent supérieur aux faiseurs, il a médité

sérieusement sur l'envers des choses publiques. Il finit par devenir préfet, juge de paix, commissaire royal, ou secrétaire particulier du Ténor, quand le Ténor devient ministre.

CINQUIÈME VARIÉTÉ

Les Camarillistes

Chaque journal *fait faire* les Chambres par un sténographe rédacteur qui assiste aux séances, et qui leur donne la couleur du journal.

Voici le programme de ces fonctions :

Mettre en entier les discours des députés qui appartiennent à la couleur du journal, en ôter les fautes de français, les relever par des (*sensation*) (*vive sensation*) (*profonde sensation*). Si le chef de la nuance du parti que représente le journal a pris la parole, on lui doit la phrase suivante :

Après ce discours, qui a vivement agité la Chambre, la séance est pendant un moment suspendue, et les députés se livrent à des conversations particulières dans l'hémicycle.

Ou bien (ceci vous indique un député du second ordre) :

L'orateur reçoit les félicitations de ses collègues.

L'orateur *qui agite la Chambre* ne peut pas devenir autre chose que ministre; celui *qui reçoit les félicitations de ses collègues* sera préfet ou directeur dans un ministère. L'un est un grand citoyen, un homme d'État; l'autre n'est qu'un des hommes remarquables de son parti.

Au retour, le Camarilliste analyse en quelques lignes les discours des adversaires politiques, ou souvent il les donne incomplètement en les *entre-parenthésant* de (*murmures*) (*la Chambre se livre à des conversations particulières*) (*dénégations*) (*vives dénégations*) (*interruptions*) (*bruit*). Ou bien : (*ce discours a réjoui la Chambre*) (*hilarité*). Il y a l'*hilarité* dans un sens favorable quand l'Opposition a fait rire la Chambre aux dépens du Ministère, et l'*hilarité* cruelle, par laquelle on essaie d'interdire la tribune à un ministériel. Sous la Restauration, les Camarillistes avaient fini par faire croire à la France libérale que M. Syriès de Mayrinac, très bon administrateur et homme d'esprit, faisait rire la Chambre par ses balourdises.

Quand on veut favoriser un député, on met avant sa première phrase cette puissante réclame :

M. Gaucher de Galifou succède au ministre de l'Intérieur (profond silence).

Les députés qu'on veut annuler sont sous le poids de ces atroces plaisanteries :

M. Gabillot monte à la tribune et prononce un discours que l'éloignement, — la faiblesse de l'organe, — le son de sa voix, — l'accent méridional ou alsacien de l'orateur, — ou — que le bruit de la Chambre — nous empêchent d'entendre.

Souvent on ne fait même pas mention d'un discours, on le passe. Il s'ensuit que l'abonné des départements ne peut plus s'expliquer les votes de la Chambre. Parfois, on présente un athlète à épaules carrées comme un tribun, quand les hommes sérieux se moquent de ce Perkins-Varbeck républicain ou gauchiste, espèce de mannequin politique, et quelquefois impolitique. On fait de beaux caractères à des gens qui se permettent, au nom de la patrie, des choses assez déshonorantes. Souvent les actions les plus logiques du pouvoir deviennent des non-sens. Un phraseur incapable de quoi que ce soit et sans idées devient un homme d'État.

La vraie séance n'est nulle part, pas même dans *Le Moniteur*, qui ne peut avoir d'opinion, qui ne peut décrire la physionomie de la Chambre, qui accepte les rectifications des orateurs, et qui détruit, par sa froideur officielle, la passion qui a bouleversé les députés sur leurs bancs. Assister à une séance, c'est avoir entendu une symphonie. Lire les séances dans chaque journal, c'est entendre séparément la partie de chaque instrument; vous avez beau réunir les journaux, vous n'avez jamais l'ensemble : le chef d'orchestre, la passion, la mêlée du combat, les attitudes, tout y manque, et l'imagination n'y supplée pas. Le journal qui voudrait être vrai sur ce point aurait un immense succès.

Les Camarillistes de chaque journal se connaissent, et sont, d'ailleurs, forcés de se connaître, car ils sont entassés à la Chambre dans une tribune, et sont, quoique jeunes, et peut-être parce qu'ils sont jeunes, les juges de ce tournoi quotidien. *Le National* dit à *La Gazette* : « Votre député vient de se mettre

dedans. » Il part de la tribune des journalistes un tas de notes pour les orateurs, à qui ces jeunes gens envoient des faits et des citations. Il y a tel combat, telle séance qui fut dirigée par cette tribune. On y entend des exclamations, comme « Allons, je l'avais pourtant bien seriné (il s'agit quelquefois d'un ministre)! et voilà comment il s'en tire! merci! »

Les Camarillistes sont aux députés ce que les Romains sont à une pièce de théâtre : ils peuvent faire un succès et s'opposer pendant longtemps à une réputation parlementaire. Les Camarillistes connaissent le personnel de la politique, ils savent de jolies petites anecdotes qu'on publie rarement, et qui méritent la publicité; car elles peignent très bien les acteurs du drame politique.

Ne comprend-on pas mieux deux ministres, en sachant que l'un d'eux, un doctrinaire, a dit à son collègue, un petit corrompu de la haute école, en lui montrant la Chambre assemblée, avant d'y entrer : « Chose étrange! dans tout ça, il n'y a pas un fou! » Et que le petit lui a répondu : « Il y a des f... tu bêtes, heureusement! »

Ne serait-il pas utile à quelques-uns de ceux qui aspirent aux honneurs de la députation, de savoir qu'un jour un député méridional, ministériel et ennuyeux, cherchait à mettre en ordre ses feuillets à la tribune, sans y réussir, et que le président, l'entendant se répétailler pendant cette opération, s'écria :

« Tu auras beau battre tes cartes, tu n'y trouveras pas d'*atout!* »

Résistez donc à un pareil coup de boutoir!

B. — LE JOURNALISTE-HOMME D'ÉTAT

QUATRE VARIÉTÉS

1° *L'Homme politique*; 2° *L'Attaché*; 3° *L'Attaché détaché*;
4° *Le Politique à brochures*.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

L'Homme politique

Tout journal a, sans compter son gérant, son rédacteur en chef, son ténor (Premier-Paris), son rédacteur d'articles de fond, ses Camarillistes, un homme qui lui donne sa couleur, auquel il se rattache, qui le protège ostensiblement ou sourdement, qui peut avoir appartenu aux sous-genres subséquents, et qui est arrivé à faire dire de lui : « C'est un homme politique. »

Un homme politique est un homme entré aux affaires, qui va y entrer, ou qui en est sorti, et qui veut y rentrer.

Cet homme est quelquefois un mythe; il n'existe pas, il n'a pas deux idées : vous en feriez un sous-chef, il serait incapable d'administrer le balayage public.

Axiome

Plus un homme politique est nul, meilleur il est pour
devenir le Grand-Lama d'un journal.

Le journal est le journal, l'homme politique est son prophète. Or, vous savez que les prophètes sont prophètes bien plus pour ce qu'ils ne disent pas que pour ce qu'ils ont dit. Il n'y a rien de plus infaillible qu'un prophète muet.

Le système actuel joue aux quilles avec la Chambre. Les quilles se nomment Soult, Guizot, Thiers, Villemain, Molé, Martin (du Nord), Teste, Dufaure, Duchâtel, Duperré, Passy, etc. Tantôt la Cour abat les quilles de l'Opposition, tantôt l'Opposition abat les quilles de la Cour, et on les relève depuis 1830 avec de nouvelles combinaisons de place. Ce jeu s'appelle la politique intérieure de la France. Il y a des ex-quilles, des gens devenus impossibles, comme MM. Salvandy, Montalivet, Cubière, de Broglie, dont on ne veut plus, ou qui ne veulent plus être le but des boules, qui sont sous la remise des ambassades, casés dans un coin de la Liste Civile. Il y a beaucoup d'aspirants-quilles, MM. Billault, Malleville, Cousin, Jaubert, Rémusat, et qui, pour le moment, sont en ex-quilles, fracassées par la chute du ministère du 1^{er} mars.

Axiome (*renouvelé de Bossuet*)

La Chambre s'agite, une pensée immuable la mène.

Tous ces prétendus hommes politiques sont les pions, les cavaliers, les tours, ou les fous d'une partie d'échecs, qui se jouera tant qu'un hasard ne renversera pas le damier.

L'homme politique du journal demeure dans son sanctuaire, on ne le voit jamais dans les bureaux. Rédacteurs, propriétaires, gérants, tout le monde va chez lui. Les hommes politiques se voient à la Chambre. On sait de combien de mille abonnés chacun d'eux dispose : leur considération vient de là. Quelquefois, l'homme politique descend dans le Premier-Paris, ou se manifeste par un Entre-filet. Le journal prie un confrère, ou ministériel ou de sa couleur, de soulever alors le boisseau de l'anonyme qui peut dérober cette lumière à l'abonné.

On lit alors dans une feuille :

L'article d'hier dans (tel journal) est évidemment dû à... Nous y avons reconnu la pensée de... Aussi nous attachons-nous à ce que demande... Quel était le sens de cet article?... Où veut-on en venir?... Monsieur un tel s'aviserait-il de croire qu'il est l'homme de la situation ? etc.

Le journal reprend alors ces allégations, et tance son confrère en lui parlant des *privileges de la presse*, et il le dément. Non,

l'homme politique n'a pas écrit l'article ; mais le Ténor lâche ces assertions de manière à faire croire le contraire aux abonnés, *qui ont la finesse de deviner l'embarras où se trouve leur journal*. Je trouve les inventions des Funambules, Cassandre et Debureau, beaucoup plus drôles, et la place ne coûte que soixante-quinze centimes.

L'homme politique est le galérien du journal : il va voir une de ses fermes, il est toujours accueilli par la localité, qui lui donne un banquet où il fulmine un *speech* (spitche) ; mot anglais qui va devenir français, car il signifie quelque chose qui n'est ni français ni anglais, qui se dit et ne se pense pas, qui n'est ni un discours, ni une conversation, ni une opinion, ni une allocution, une bêtise nécessaire, une phrase de musique constitutionnelle qui se chante sur toute espèce d'air, entre la poire et le fromage, en plein champ, chez un restaurateur, mais toujours au sein de ses concitoyens, n'y en eût-il que cinq, y compris l'homme politique. Si l'homme politique perd sa femme, le pays ne la pleure pas, mais il s'associe à la douleur du grand citoyen en en vantant le courage civil ; s'il perd son fils, on fait l'éloge du père ; s'il marie sa fille, on compte au père une dot de compliments ; si le pays est en deuil, l'homme politique s'avance un mouchoir à la main et fait une réclame pour sa couleur particulière à propos de la douleur générale ; s'il voyage, les populations l'admirent sur son passage, même dans les villes où il passe de nuit ; s'il paraît à l'étranger, il y produit une grande sensation qui fait honneur à la Prusse, à l'Italie, à l'Espagne, à la Russie, *et qui prouve que ces pays goûtent les idées de l'homme politique et l'envient à la France*. S'il voit le Rhin, c'est le Rhin qui le voit.

Et ces journaux-là se sont plaints que jadis on encensait les seigneurs dans les églises!...

DEUXIÈME VARIÉTÉ

L'Attaché

Dans certains journaux à convictions (voyez plus bas), des gens désintéressés qui vivent, moralement parlant, par un système auquel ils ont voué leur vie, des gens à lunettes vertes, jaunes, bleues ou rouges, et qui meurent avec leurs besicles sur le nez, sont attachés au journal. On dit d'eux : « Il est attaché à tel journal. » Ces gens n'y sont souvent rien, ils en sont quelquefois

les conseils, ils en sont souvent l'homme d'action. Aussi *sont-ils toujours connus par l'énergie de leurs principes*. Dans les journaux de l'Opposition ou radicaux, ils inventent des coups de Jarnac à porter au pouvoir; ils sont les chevilles ouvrières des coalitions, ils découvrent les actes arbitraires, ils se portent dans les départements aux élections menacées, ils troublent le sommeil des ministres en les taquinant. On leur doit les *questions palpitantes*, et les *actualités* : la réforme électorale, le vote de la garde nationale, des pétitions à la Chambre, etc. Ces gens de cœur sont les tirailleurs, les chasseurs de Vincennes de la presse; ils prennent des *positions politiques dans leur parti*, jusqu'à ce que, lassés de faire le pied de grue dans leurs positions, ils s'aperçoivent qu'ils sont les dupes d'une idée, des hommes ou des choses, et qu'il n'y a rien d'ingrat comme une idée, une chose et un parti; car un parti, c'est une idée appuyée par les choses. Il y a parmi eux des entêtés qui passent pour des *hommes d'un beau caractère*, des *hommes solides*, des *hommes sur lesquels on peut compter*. Quand, plus tard, on va chercher ces Attachés, on les trouve attachés à leur femme et à leurs enfants, jetés dans un commerce quelconque et tout-à-fait *désabusés sur l'avenir du pays*.

Le parti républicain surveille ses Attachés, il les entretient dans leurs illusions. Un jour, un républicain rencontre son ami sur le boulevard, un ami que son attachement aux doctrines populaires maintenait dans une maigreur d'étiéue.

— Tu t'es vendu ! lui dit-il en le regardant.

— Moi ?

— Oui, je te trouve engraisé !

TROISIÈME VARIÉTÉ

L'Attaché-détaché

Cet autre Attaché, pour employer une expression soldatesque, ne s'embête pas dans les feux de file : il file son nœud entre les journaux et les articles, il sert les ministres, il trahisonne et se croit fin; il se drape souvent de puritanisme, il a quelque talent, il est souvent dans l'Université; il est à la fois rédacteur politique et rédacteur littéraire. Il rend des services à prix débattus, il dîne à toutes les tables, il se charge d'attaquer tel homme politique dans tel journal, d'y louer tel autre, de faire mal attaquer là, pour victorieusement répondre ailleurs. À ce métier, ces Attachés, qui vont

et viennent dans les journaux comme des chiens qui cherchent leur maître, deviennent professeurs d'une science fantastique, secrétaires particuliers de quelque cabinet, consuls-généraux; ils obtiennent des missions; enfin, on les case, et, quand ils ont une position, ils font place à d'autres, qui recommencent ce métier dans la Presse. Mais il faut avoir rendu d'innombrables services ou s'être fait étrangement redouter pour en arriver là. Ces maraudeurs de la Presse sont souvent abandonnés par ceux qu'ils ont servis; mais *ils s'y sont toujours attendus!*

— Et voilà, disent-ils, comment on finit quand on a du cœur.

Axiome

Le cœur est la fiche de consolation de l'homme
impolitique.

QUATRIÈME VARIÉTÉ

Le Politique à brochures

Certains écrivains ne se manifestent que par des brochures, et chaque événement leur en inspire une, comme M. Jovial *a fait une chanson là-dessus*. Les brochures ne se lisent plus, mais elles ont fait jadis des hommes politiques. M. Salvandy est le produit incestueux de plusieurs opinions contraires, manifestées par quelques brochures publiées sous la Restauration, qui fut le beau temps de cette espèce de floraison politique; *car, alors, les journaux ne pouvaient pas tout dire*. MM. de Mosbourg, Aubernon, Bigot de Morogues et Montlosier ont pondu beaucoup de brochures, et tous quatre ont été promus à la Chambre des Pairs de Juillet 1830. Ordinairement, le politique à brochures adopte une spécialité. Toutes les fois que sa spécialité reparait sur l'eau, il y met le morceau de liège de sa brochure. Il arrive à se faire prendre ainsi pour un homme spécial; il fait souvent lui-même l'article sur sa brochure dans les journaux, et il conquiert une position; il est assez souvent riche. Le philanthrope est essentiellement brochurier. Un Maître Jacques qui ne manque pas d'esprit, disait dernièrement :

— Les brochures, c'est comme les sauterelles, elles jaillissent par troupes et par saisons.

Il considérait la brochure comme une éruption cutanée particulière à la politique. La question d'Orient, les fortifications de Paris, les chemins de fer, ont fait lever des brochures à obscurcir l'horizon politique. Les journaux n'aiment pas les brochures, mais ils s'en servent : *les questions s'y élaborent*. Par un calme plat, on a quelquefois forgé une *question*, à l'aide d'une brochure. Cette brochure acquiert alors de la réputation : *elle est l'œuvre d'un bon citoyen, elle produit de la sensation* ; elle est quelquefois *l'imprudente révélation d'un homme qui trahit la pensée du gouvernement*.

La brochure a ses martyrs. Vous rencontrez des hommes qui, dans le monde, vous écoutent, qui ont l'air de gens tranquilles et rangés : vous touchez une question, vous avez touché leur grand ressort, ils se colorent, se dressent.

— Monsieur, disent-ils, j'ai fait une brochure là-dessus, j'ai tenté d'éclairer le gouvernement (ou l'Opposition), mais c'est comme si j'avais donné un coup d'épée dans l'eau ; et voilà qu'aujourd'hui on reconnaît le danger que j'ai signalé !

Cet homme parle alors pendant deux heures ; et, si vous le poussez un peu, si vous l'interrogez avec adresse, vous parvenez à découvrir dans cet homme qui, dit-il, a voulu payer sa dette à la patrie, un intrigant qui tirait une lettre de change sur le budget, en tentant de se faire nommer à une place.

Les philanthropes ont fini par faire créer des places à coup de brochures sur les prisons, sur les forçats, sur les pénitenciers, etc. Les *Prud'hommes* sont la dernière invention de la brochure. « Nous aurons un tribunal de *Prud'hommes*, il faudra le greffier du tribunal des *Prud'hommes*, la jurisprudence des *Prud'hommes*, etc. »

C. — LE PAMPHLÉTAIRE
(*Sans variété*)

Qui dit pamphlet, dit Opposition. On n'a pas encore su faire en France de pamphlets au profit du pouvoir. Le pamphlet n'a donc que deux faces : il est radical ou monarchique. L'Opposition à l'eau tiède des journaux dynastiques ne leur permet pas de fabriquer le trois-six du pamphlet. Le vrai pamphlet est une œuvre du plus haut talent, si toutefois il n'est pas le cri du génie.

L'Homme aux quarante Écus, l'un des chefs-d'œuvre de Voltaire, et *Candide* sont deux pamphlets. Le pamphlet doit devenir populaire. C'est la raison, la critique faisant feu comme un mousquet et tuant ou blessant un abus, une question politique ou un gouvernement. Le pamphlétaire est rare ; il doit, d'ailleurs, être porté par des circonstances ; mais il est alors plus puissant que le journal. Le pamphlet veut de la science réelle mise sous une forme plaisante, il veut une plume impeccable, car il doit être sans faute ; sa phraséologie doit être courte, incisive, chaude et imagée, quatre facultés qui ne relèvent que du génie.

Sous la Restauration, le pamphlet a fourni Benjamin Constant, Chateaubriand, Courier et M. Vatout.

M. de Chateaubriand regrette peut-être d'avoir écrit son pamphlet contre Napoléon. *De l'usurpation et de l'esprit de conquête*, de Benjamin Constant, est trop méthodique. Les *Aventures de la fille d'un roi*, premier coup de feu de la Maison d'Orléans sur la Charte de Louis XVIII, est oublié. Courier seul reste, plus comme monument littéraire que comme pamphlet. Le vrai pamphlétaire fut Béranger ; les autres ont aidé plus ou moins à la sape des Libéraux ; mais lui seul a frappé, car il a prêché les masses.

Aujourd'hui, nous jouissons de deux pamphlétaires : l'abbé de Lamennais et M. de Cormenin.

Les intentions de M. de Cormenin ne sont pas nettement dessinées, il n'est pas sur un bon terrain; il attaque le budget, et sait mieux que personne que le budget est le sang du Corps politique, que l'État ne garde pas un liard du budget, et le répand en pluie d'or sur la France. Une manœuvre plus habile serait de discuter l'emploi des fonds. D'ailleurs, ce pamphlétaire est lourd, il est rhéteur, il n'a pas l'allure à la Figaro de Courier, il n'est pas agile. Aussi n'abattra-t-il rien, et n'est-il pas dangereux, tant qu'il ne changera pas de manière. Sieyès reste le prince des pamphlétaires : il a montré la manière de se servir de ce stylet politique, car Courier ne fut qu'un agréable moqueur.

M. de Lamennais assied ses pamphlets sur une large base en prenant la défense des prolétaires; mais il n'a pas su parler à ces modernes barbares qu'un nouveau Spartacus, moitié Marat, moitié Calvin, mènerait à l'assaut de l'ignoble Bourgeoisie à qui le pouvoir est échu. Heureusement pour les loups-cerviers et pour les riches, ce Luther manqué donne dans un style biblique et prophétique, dont les magnifiques images passent à mille pieds au-dessus des têtes courbées par la Misère. Ce grand écrivain a oublié que le pamphlet est le sarcasme à l'état de boulet de canon. Le système actuel en France ne tiendrait pas contre trois pamphlets. Le pamphlet Cormenin est filandreux, celui de M. Lamennais est nuageux. M. de Chateaubriand, dont les dernières brochures sont supérieures à ses premières, est arrivé à l'âge où l'on n'écrit plus de pamphlets. Le pouvoir, qui s'endort dans une trompeuse sécurité, ne comprendra ses fautes envers l'intelligence qu'à la flamme d'un incendie allumé par quelque petit livre.

D. — LE RIENOLOGUE
 nommé par quelques-uns LE VULGARISATEUR
Alias : homo papaver
 (Nécessairement sans aucune variété)

La France a le plus profond respect pour tout ce qui est ennuyeux. Aussi le vulgarisateur arrive-t-il promptement à une position : il passe *homme grave* du premier coup, à l'aide de l'ennui qu'il dégage. Cette école est nombreuse. Le vulgarisateur étend une idée d'idée dans un baquet de lieux communs et débite mécaniquement cette effroyable mixtion philosophico-littéraire dans des feuilles continues. La page a l'air d'être pleine, elle a l'air de contenir des idées; mais, quand l'homme instruit y met le nez, il sent l'odeur des caves vides. C'est profond, et il n'y a rien : l'intelligence s'y éteint comme une chandelle dans un caveau sans air. Le Rienologue est le dieu de la Bourgeoisie actuelle; il est à sa hauteur, il est propre, il est net, il est sans accidents. Ce robinet d'eau chaude *glougloute* et *glouglouterait in sæcula sæculorum* sans s'arrêter.

Voici comment procède le vulgarisateur :

En examinant l'état actuel de la France, un penseur pourrait tout résumer par cette phrase : *Des libertés, oui; la liberté, non !*

De ce mot, un vulgarisateur fera trois articles conçus dans ce style :

Si l'on entend, par être libre, exister sans lois, rien n'est libre dans la Nature, et conséquemment personne ne peut être libre dans l'Ordre Social, car l'Ordre Social est le subjectif de l'Ordre Naturel. L'univers a ses lois : tout animal suit les lois de la nature et celles de sa

propre nature. Dieu lui-même, dans l'idée que nous nous formons de lui, a une nature que nous appelons nature divine, aux lois de laquelle il obéit.

Six pages sur Hegel, Kant, Wolf, Schelling, et qui se terminent par :

Nous ne pouvons donc concevoir que des choses fixes, c'est-à-dire une manière d'être; et, lorsqu'un être subit des changements, ces changements entrent dans la nature des choses ou sont le résultat de ses propres évolutions; ce qui ne dérange en rien les idées que nous concevons de leur fixité.

Mais, si l'on entend, par être libre, avoir une volonté, faire un choix..., d'abord, il faudrait expliquer ce qu'est la volonté. Les bonnes définitions font la richesse de la langue philosophique.

Six pages sur la volonté :

Si donc la volonté signifie, commencer le mouvement, exercer des pouvoirs, nous sommes libres, hommes et animaux, à des degrés différents. Mais, remarquez-le, nous obéissons, nous commandons tour à tour, tant dans l'Ordre Naturel que dans l'Ordre Social. Or, qu'est donc la liberté? La liberté, c'est le pouvoir exercé selon certaines règles. Ceci peut sembler paradoxal. Eh bien, la liberté est définie pouvoir dans les lois romaines. Cette définition fut, mal à propos, attribuée à Locke dans le dernier siècle. Les grandes difficultés de la politique actuelle consisteraient donc à savoir, philosophiquement parlant, si le mot libre ne veut pas seulement dire volontaire. Tout être qui suit sa volonté, se croit libre; s'il agit contre sa volonté, il se croit esclave; s'il ne croit pas avoir de volonté, il reste inactif. Un peuple doit être, comme certaines armées, composé de volontaires, car tout volontaire se croit libre.

La politique serait donc l'art de, etc., etc.

En écoutant le mot de l'homme de génie, un bourgeois serait tenu de réfléchir, de faire en lui-même un livre; tandis qu'avec le Rienologue, il se trouve de plain-pied, il en comprend tout, il l'admire pendant six cents pages in-octavo qui, cependant, n'ont pas toujours la clarté de celle ci-dessus.

Croirait-on que les vulgarisateurs ont, après madame de Staël, redécouvert l'Allemagne, et qu'ils ont refait son livre en une multitude de livres. Un vulgarisateur est nécessaire aux Revues; mais

n'en ont-elles pas trop de sept ou huit ? Les Revues sont tellement à la hauteur du juste-milieu, il lui convient si bien de laisser l'intelligence française dans cette donnée autrichienne, qu'il répand ses faveurs sur les vulgarisateurs. Ceux du *Journal des Débats*, les mignons du pouvoir, mangent à beaucoup de râteliers.

Axiome

Moins on a d'idées, plus on s'élève.

Telle est la loi en vertu de laquelle ces ballons philosophico-littéraires arrivent nécessairement à un point quelconque de l'horizon politique.

Après tout, le pouvoir, le ministère, la cour ont raison : on ne peut protéger que ce qui se trouve au-dessous de nous. Telle est la raison du dénuement, de l'abandon, de tous les malheurs qui se retrouvent de siècle en siècle dans la vie des hommes supérieurs qui ne sont pas nés riches.

M. Guizot, débordé par les prétentions des vulgarisateurs indigènes, en a fait arriver un de l'étranger. Cette manœuvre de haute stratégie donne une curieuse idée de cet homme d'État, qui, sachant combien les professeurs sont ennuyeux, a choisi de main de maître un professeur, en pensant que ce vulgarisateur intimiderait les autres. Et la leçon a fait son effet. Les Rienologues placés sont devenus... modestes, et les autres sont sans espoir.

E. — LE PUBLICISTE À PORTEFEUILLE
(*Sans variété*)

Les individus de ce genre sont publicistes pour leurs discours, pour leurs conversations dans les salons, pour leurs cours à la Sorbonne ou au Collège de France, pour une histoire quelconque, pour leurs *vues* sur la politique (on leur prête des *vues*), et, quoiqu'on ne leur doive aucune idée, aucune entreprise, aucun système autre que celui de vouloir être ministres, ils passent pour être des hommes d'État et surtout des publicistes. Cette triste variété, mélange de l'homme politique et du Rienologue, est donc essentiellement transitoire. Un cours au Collège de France, un discours préliminaire, ne mèneront plus, hélas! au pouvoir. Cette étrange fortune a été due aux premiers temps de la Restauration, pendant lesquels on passait homme politique pour un discours, pour une préface, comme, au XIII^e siècle, on était bel esprit pour un madrigal, une tragédie, une chanson, une héroïde, une épître. Dans la Béotie libérale de cette époque, on a prêté à des chiffons la valeur d'un drapeau par l'étonnement que causait aux niais ce qu'on nommait alors *l'établissement du régime constitutionnel*.

Ces gens-là, les *parasites cutanés* de la France, auront vécu un quart de siècle aux dépens de la prospérité publique, s'agitant pour s'agiter, ayant inutilement piqué, tracassé la France; ayant, pour repaître leur vanité, retardé l'agrandissement du pays, manqué les occasions d'une conquête et causé des démangeaisons au Corps Politique afin de lui faire oublier, par ces picoterries, la marche honteuse d'un système où l'intérêt personnel domine l'intérêt général. La médiocrité sera toujours égoïste.

Voilà ce qui rend antinational le système actuel, qui est la déification de la médiocrité.

Les étrangers, en venant à Paris, se plaignent de ne pas comprendre les rubriques qui servent à désigner les fractions de la Chambre. Ils ne savent ce que veulent dire : les Doctrinaires, — la Gauche-Pure, — la Gauche, — le Centre Gauche, — le Tiers-Parti, — le Centre, — le Château, — le Parti-Social, — la Droite.

Puis, le 29 octobre, — le 15 avril, — le 1^{er} mars, etc.

Le mot de ces charades inventées par nos sophistes est *Le bas-empire*. Celui-là ne manquera pas d'historiens !

F. — L'ÉCRIVAIN MONOBIBLE
(*Sans variété*)

Il s'est rencontré cinq ou six hommes d'esprit qui ont très bien compris le siècle que le gouvernement bourgeois allait nous faire. Au lieu de s'appuyer sur la noblesse ou sur la religion, ils ont pris l'intelligence pour support, en devinant que de nom, sinon de fait, l'intelligence serait le grand mot de la bourgeoisie. Comme on ne court qu'après ce qui nous fuit, et que l'intelligence manque essentiellement à la bourgeoisie, elle devait en raffoler. Or, quand un homme a fait un livre ennuyeux, tout le monde se dispense de le lire et dit l'avoir lu.

On devient alors l'homme d'intelligence que la Bourgeoisie recherche, car elle veut tout à *bon marché* : le gouvernement, le roi, l'esprit et le plaisir. Faire un livre à la fois moral, gouvernemental, philosophique, philanthropique, d'où l'on puisse extraire, à tout propos et à propos de tout, quelques pages plus ou moins sonores, devait être un excellent point d'appui. On ne laisse plus alors prononcer son nom qu'accompagné de cette longue épithète : MONSIEUR MARPHURIUS QUI A FAIT *De l'Allemagne et des Allemands*. Cela devient un titre, un fief. Et quel fief ! Il produit une foule de décorations envoyées de toutes les cours, il donne hypothèque sur une classe quelconque de l'Institut. Ce cheval de bataille mène à toutes les places fortes qui s'ouvrent devant l'opinion publique. Ces jeunes gens, en garçons très spirituels et beaucoup plus élevés que leur époque, ont mis les trois cents pages d'un in-octavo dans leur maison, comme autrefois on y entretenait les trois cents lances d'une compagnie.

Admirez ces habiles prestidigitateurs, les seuls qui, ayant lu leur livre, savent à quoi s'en tenir sur cette *dent d'or*, de laquelle ils ont occupé le monde sans que le monde s'en occupe. Nous les comprenons ici, parce qu'ils appartiennent aux hommes politiques. Ils arrivent à une position parlementaire en se mettant à la suite d'une question : les sucres, les chemins de fer, les canaux, une question agricole, les noirs ou les blancs, l'industrie considérée comme, etc., ou l'Europe dans ses tendances, etc.

G. — LE TRADUCTEUR
(*Sous-genre disparu*)

Jadis, les journaux avaient tous un rédacteur spécial pour les Nouvelles Étrangères, qui les traduisait et les *Premierparisait*. Ceci a duré jusqu'en 1830. Dans la bagarre, le traducteur du *Journal des Débats* s'est dirigé vers les Affaires Étrangères; le journal lui a dit : « Va, mon fils ! » Et il est aujourd'hui, de simple monsieur Bourqueney, baron de Bourqueney, presque ambassadeur. Depuis, les journaux de Paris ont eu tous le même traducteur, ils n'ont plus ni agents ni correspondants, ils envoient rue Jean-Jacques-Rousseau, chez M. Havas, qui leur remet à tous les mêmes nouvelles étrangères, en en réservant la *primeur* à ceux dont l'abonnement est le plus fort. Le *Journal des Débats* donne cent écus par mois. Le premier rédacteur venu joint aux nouvelles la sauce à laquelle il faut les accommoder pour les abonnés; en sorte que le bombardement de Barcelone n'est presque rien, une vétille dans *Le Constitutionnel*, et une des plus grandes atrocités des temps modernes dans *La Presse* ou dans *Le National*.

H. — L'AUTEUR À CONVICTIONS

TROIS VARIÉTÉS

1° *Le Prophète*; 2° *L'Incrédule*; 3° *Le Séide*.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

Le Prophète

Ce qui rend Paris si profondément amusant, c'est qu'on y voit tout comme dans une immense lanterne magique. Or, il existe des Mahomets dans la Presse. À tout Mahomet il faut un dieu nouveau; mais, comme il est difficile d'admettre un dieu vivant, allant à la taverne anglaise ou chez Katcomb, on a déifié des morts. On a d'abord pris Saint-Simon, qui a produit le saint-simonisme. Cette doctrine s'est manifestée par le journal gratis, une grande idée qui a été tuée sous le ridicule. Les hommes groupés autour du *Globe* furent si remarquables, que la plupart d'entre eux sont entrés dans des carrières où ils ont très bien fait leur chemin. Malgré la chute des Saint-Simoniens, on peut encore observer à Paris le Prophète : il offre au philosophe une occasion d'examiner une maladie de l'esprit à laquelle on a dû jadis de grands résultats politiques, mais qui n'a plus d'action sur une époque où tout se discute, et où l'on envoie très bien un demi-Dieu en cour d'assises.

Un vol se commet avec des circonstances affreuses, un homme meurt de faim par entêtement, car nous vivons dans un temps de fourneaux économiques et de petits-manteaux-bleus qui ne permettent pas à un homme de mourir de faim à Paris. En province, où tout le monde se connaît, on ne laisse à personne la

possibilité de mourir de faim; mais, enfin, un journal reçoit dans la volière de ses Faits-Paris ce *Canard* excessivement sauvage; le Prophète se dresse alors ses cheveux sur sa tête à lui-même dans un article crânement fait, et qui se termine ainsi :

Et ce fait a lieu, lorsque nous affirmons que, par la réalisation du système de Notre Maître, il y aurait un minimum de production avec lequel chaque regnicole pourrait vivre, et bien vivre!

Le Maître a promis à chaque Français quatre cents francs de rente *en nature*, ce qui équivaut à dire que la France, qui a près de trente-six millions d'habitants, peut produire quatorze milliards quatre cent millions par an; et, encore n'aurait-on avec cette rente (garantie par le Maître contre la grêle, les inondations, les gelées, les sécheresses, par un accord avec la lune) qu'une moyenne de quatre cents francs par tête.

Si l'on parle de faire disparaître l'isthme de Panama, le Prophète avance que, selon la politique de son Maître, la chose se ferait par les phalanges de l'Europe, en un moment.

Il anathématise les dépenses du ministre de la Guerre, et propose d'économiser trois cents millions par an, en construisant une baraque-modèle du prix de quatre millions, par commune, que l'Europe entière s'empresserait d'adopter, surtout les pays boisés, où les plus jolis *cottages* ne coûtent pas cent écus à construire. Tous les maux de la Société viennent de ce qu'il n'y a pas trente-six mille couvents en France, qui coûteraient la bagatelle de cent trente et quelques milliards, sans compter les outils ni le mobilier, et qui exigeraient un emplacement égal à celui de la surface de la France en y comprenant les jardins d'agrément.

Si l'on assassine un homme, le journal du Prophète démontre l'impossibilité de l'assassinat dans le système politique du Maître, attendu que chacun y satisfait ses passions. La doctrine est fondée sur ce fragment de vers de Virgile : *Trahit sua quemque voluptas*. Un assassin devient boucher, et tue les volailles; un avare est caissier; les enfants lèchent les assiettes, et tiennent ainsi la vaisselle propre, etc.

Si les journaux de ces diverses doctrines n'avaient pas été publiés, on n'aurait pas su tout ce que la France peut déployer de talent, d'esprit, de saine et sage critique dans un cadre vicieux; car il faut reconnaître chez ces novateurs une grande énergie, des

aperçus ingénieux et souvent justes dans leurs observations sur le malaise social; mais tout en est déparé par une phraséologie ingrate, aride, fatigante.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

L'Incrédule

À côté du Prophète, cette noble dupe d'une illusion généreuse, se place toujours un Incrédule, personnage extrêmement utile : il est l'homme d'affaires de l'Idée, il en tire parti.

Axiome

Le Prophète voit les anges, mais l'Incrédule les fait voir au public.

Il y a des incroyables de bonne foi, qui pensent que *l'idée ira*, que sa prédication confère une puissance quasi sacerdotale. Si le caillou est dur à digérer, il sera si bien entouré de légumes, qu'on en pourra vivre. En un mot, l'Incrédule ne conteste pas que la tribune ne soit en carton, peu solide; mais on peut y monter, y parler, se faire entendre et se faire connaître. Les incroyables sont des hommes fins, spirituels, qui se chargent de racoler des prosélytes, en se servant d'arguments mondains. Là où le Prophète s'écrie après la déroute : « Il y avait une grande idée, une réforme sociale, on ne l'a pas comprise!... » l'Incrédule, devenu maître des requêtes, dit :

— Nous avons réuni des hommes intelligents, il y avait quelque chose à faire.

TROISIÈME VARIÉTÉ

Le Séide

Le Séide est un homme resté très jeune; il croit, il a de l'enthousiasme. Il prêche sur les boulevards, dans les foyers de théâtre, en diligence. Il aspire les fleurs qui croissent dans la lune. Sa passion pour le Maître est telle, qu'il ne conçoit pas d'obstacles : il est dévoué jusqu'à l'imprudence, il est prêt à payer de sa personne, comme Jésus-Christ, pour l'Humanité. Ce Séide honnête est un des phénomènes de notre temps; il est d'autant plus difficile à rencontrer, qu'il faut le distinguer du séide qui

joue l'enthousiasme ; mais c'est, au milieu de la foule des gens de la Presse, une figure aussi sublime que rare, c'est la Foi ! le phénomène le plus rare dans Paris.

Encore quelques années, et ces trois caractères originaux auront disparu, balayés par le grand courant des intérêts parisiens. Cet héroïsme mal placé, qui accusait tant de vie et de chaleur, qui a fait jadis Penn et les frères Moraves, ne pourra plus se concevoir. Le Prophète, à la parole ardente et vibrante, sera sans doute député, remuera peut-être la chambre et demandera des allocations pour la marine. L'Incrédule sera nommé quelque chose aux Îles Marquises. Le Séide se réfugiera dans sa croyance et dans sa province. Dans dix ans, si on lui disait que sept cents personnes ont écouté l'éloge du Maître après une communion à six francs par tête chez un restaurateur, on serait aussi moqué que si l'on affirmait l'existence des êtres qui vivent à plat ventre dans la lune.

DEUXIÈME GENRE

LE CRITIQUE

Cinq sous-genres

*A. Le Critique de la vieille roche — B. Le Jeune Critique Blond —
C. Le Grand Critique — D. Le Feuilletoniste — E. Les Petits
Journalistes*

Les caractères généraux du critique sont essentiellement remarquables, en ce sens qu'il existe dans tout critique un auteur impuissant. Ne pouvant rien créer, le critique se fait le muet du sérail, et, parmi ces muets, il se rencontre par-ci par-là un Narsès et un Bagoas. Généralement, le Critique a commencé par publier des livres où il a pu peut-être écrire en français, mais où il n'y avait ni conception ni caractères; des livres dépourvus d'intérêt.

Autrefois, l'instruction, l'expérience, de longues études étaient nécessaires pour embrasser la profession de critique; elle ne s'exerçait que fort tard; mais, aujourd'hui, comme dit Molière, *nous avons changé tout cela*. Il y a eu des critiques qui se sont constitués critiques du premier bond, et qui, comprenant les règles du jeu sans pouvoir jouer, se sont mis à professer. Le jeune homme de vingt ans juge à tort et à travers (voyez le jeune critique blond). Aussi la critique a-t-elle changé de forme. Il ne s'agit plus d'y avoir des idées, on tient beaucoup plus à une certaine façon de dire les choses qui se résout en injures. La critique du jour a été parfaitement rendue par Bertrand dans la terrible

farce intitulée *Robert Macaire*. Quand monsieur Gogo, l'actionnaire, demande des comptes, Bertrand se lève, et dit : « *Et, d'abord, je ferai observer que monsieur Gogo est une canaille!* » On commence aujourd'hui par où finissaient, hélas! quelquefois les érudits des temps passés. Il paraît que, de tout temps, une injure a paru la meilleure raison de toutes les raisons. Aujourd'hui que tout va se matérialisant, la Critique est devenue une espèce de douane pour les idées, pour les œuvres, pour les entreprises de librairie. Acquitez les droits, vous passez!... Charmante à l'égard des stupidités et des niaiseries, la critique ne prend son fouet à lanières, elle n'embouche sa trompette à calomnies, elle ne met son masque et ne prend ses fleurets que dès qu'il s'agit des grandes œuvres. Elle n'est pas dénaturée, elle aime son semblable : elle caresse et choie la médiocrité. Les critiques de toute espèce tiennent surtout à passer pour être de bons enfants, ils font le mal, non par spéculation, mais parce que le public aime à ce qu'on lui serve chaque matin trois ou quatre auteurs embrochés comme des perdrix et bardés de ridicule. Ce que le critique trouve éminemment drôle et de haut goût est de vous serrer la main, de paraître votre ami, tout en vous piquant avec les aiguilles empoisonnées de ses articles. S'il fait de vous un éloge dans un journal de Paris, il vous assassinera très bien dans un autre journal à Londres.

Axiome

La critique aujourd'hui ne sert plus qu'à une seule chose : à faire vivre le critique.

A. — LE CRITIQUE DE LA VIEILLE ROCHE

DEUX VARIÉTÉS

1° *L'Universitaire*; 2° *Le Mondain*.

Ce critique s'en va, vous ne pouvez plus guère l'observer que dans le *Journal des Savants*, dans quelques articles très rares du *Constitutionnel*, cette arche de Noé des vieilleries, dans quelques recueils où son style décent, sa politesse fait l'effet de la danse de mademoiselle Noblet, à côté des danseuses de la nouvelle école, les Elssler, les Carlotta Grisi, les Taglioni et autres qui passent comme des météores.

Ce critique croit devoir être aux idées ce que le magistrat est aux espèces judiciaires, et il a raison, le bonhomme. D'ailleurs, plein d'atticisme, il plaisante au lieu de blesser; il n'entre jamais dans la personnalité, mais il tient à se montrer malin. L'Académie française est toute son ambition, il croit y avoir des droits en ayant consacré sa vie aux lettres. Après avoir occupé pendant vingt ans le siège du Ministère Public, il demande à faire partie de la magistrature assise. Il est surtout honnête homme. Il se croirait déshonoré s'il consentait à écrire un article *pour*, après avoir écrit un article *contre*. Quand, par considération pour le journal ou pour des amitiés puissantes, il faut parler d'un livre qu'il n'approuve pas, il fait un article *sur*. Voilà sa théorie. Il ne sort pas de ces trois formes : *Pour, contre, sur*. Le *Journal des Débats* a eu, pendant trente ans environ, une nichée de bons vieux critiques, gens d'esprit, gens de talent, gens de cœur, profondément instruits, qui constituaient la haute école de la critique. Le dernier de ces Romains est mort. Le vieux Duvicquet a

eu comme des éblouissements à l'aspect du jeune critique blond. Duvicquet peut passer pour le dernier, car MM. Feletz et Jay, devenus académiciens, n'ont plus guère écrit; M. Fiévée s'était depuis longtemps retiré de l'arène, et feu Becquet, appelé à leur succéder, n'a pas été fécond. Ce viveur a promptement abandonné le sentier des Dussault, des Hoffmann, des Colnet, des Bonald, des Turreil, pour succéder à Duvicquet. Le critique de la vieille roche se produit sous deux formes : il est *universitaire* ou *mondain*.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

L'Universitaire

Ce critique peu fécond prend un livre, il le lit, il l'étudie, il se rend compte de la pensée de l'auteur, il l'examine sous le triple rapport de l'idée, de l'exécution et du style. Au bout d'un mois, il se met à écrire ses trois articles, en analysant préalablement l'œuvre elle-même. Il fait sa critique comme Boulle faisait ses meubles. Après trois mois, quand le livre est à peu près oublié, le bon vieux critique apporte son lourd et consciencieux travail. Réfugié sur les hauteurs du quartier Latin, dans les profondeurs d'une bibliothèque, ce vieillard a tant vu de choses qu'il ne se soucie plus de regarder le temps présent. Il va vêtu de noir, il est décoré de la Légion d'Honneur, et joue aux dominos. Il est sans ambition, il est pensionné, il a une gouvernante, il aime la jeunesse, il prophétise les succès, il se trompe toujours.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

Le Mondain

Celui-là marche avec son siècle, tout en s'étonnant de l'allure des choses : vous le rencontrez à l'état passif d'un oiseau empaillé, se promenant sur les boulevards, ne concevant plus rien au journalisme, à ses tartines pleines de fautes, à ses *lapsus plumæ* trop fréquents pour ne pas révéler une ignorance crasse, à ses manques de convenance. Ce savant de l'Empire avoue ingénument être d'un *autre âge*, il se balance agréablement dans ses succès oubliés, et sait toutes les anecdotes du temps de l'Empire. Ce brave homme, moitié Schlegel, moitié Fontanes, a dirigé des recueils périodiques; il a occupé des fonctions, car, autrefois, le gouvernement savait qu'on ne pouvait pas vivre de sa plume.

Enfin, ce vieux critique a cet avantage sur le précédent, qu'il n'écrit plus; il cache son dédain des œuvres contemporaines sous une exquise politesse et sous des formules pleines de bonhomie : il s'accuse de peu d'intelligence, il est encore homme à femmes, il suit les théâtres, il achète les plus belles dents et les plus beaux cheveux du monde. Il est si vraiment affable et de si bonne compagnie qu'un bourgeois le prend pour un ancien préfet impérial. Il est trop bien vêtu, trop galant, il suit trop les théâtres, il hante trop les salons pour être caricature. Il a de vieux amis et de vieilles amies. Il représente admirablement ce qu'on nommait autrefois *un littérateur!*

B. — LE JEUNE CRITIQUE BLOND

TROIS VARIÉTÉS

1° *Le Négateur*; 2° *Le Farceur*; 3° *Le Thuriféraire*.

Paris, qui se moque de tout, même de lui quand il n'y a rien à railler pour le moment, a trouvé ce surnom pour le critique imberbe qui procède par « *Gogo est une canaille* ». Il n'est donc pas nécessaire d'être blond pour être un critique blond, il y en a de fort noirs.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

Le Négateur

Quand ce critique est logé dans quelque quatrième étage avec une fille, il est essentiellement moral et crie sur les toits : « Où allons-nous ? » S'il se marie, il tourne aux opinions de la Régence, et se met à justifier les plus grandes énormités. Lui qui sait à peine sa langue, il est puriste, il nie le style quand un livre est d'un beau style, il nie le plan quand il y a un plan, il nie tout ce qui est, et vante ce qui n'est pas : c'est sa manière. Il examine par où le créateur est fort, et, quand il a reconnu les qualités réelles, il base là-dessus ses accusations, en disant : « Cela n'est pas. » Il fait lire les ouvrages par sa maîtresse, et il adopte l'analyse qu'elle lui en fait. Ce qu'il apprend la veille, il vous le dégurgite le lendemain : il est donc puriste, moraliste et négateur, il ne sort pas de ce programme.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

Le Farceur

Cette belle variété se livre à des plaisanteries continuelles, comme de rendre compte d'un livre en travestissant les faits et confondant les noms des personnages; comme de faire croire au talent d'une personne médiocre. Le Farceur aime à *faire* des acteurs, des auteurs, des danseuses, des cantatrices, des dessinateurs. Il travaille partout, il écrit sur tout; il parlera des arts sans en rien savoir, il rendra compte de l'exposition de l'industrie, d'une séance de l'Académie, d'un bal de la Cour, sans y avoir mis le pied. En faisant la biographie d'un respectable vieillard, il lui donne trente-six ans, il déplore qu'il soit mort à la fleur de l'âge; puis, dans celle d'un jeune homme, il le dit presque centenaire. Si quelque familier prend la liberté de lui faire observer que Raphaël n'a pas fait la *Judith* du palais Pitti :

— Pédant! répond-il en souriant.

Le jeune critique blond a des amis qui lui chantent des hosannas continuels et qui partagent sa vie débraillée; il dîne et soupe, il est de toutes les parties et de tous les partis, il fait un carnaval qui prend au 2 janvier et ne finit qu'à la Saint-Sylvestre; aussi le jeune critique blond dure-t-il très peu. Vous l'avez vu jeune, élégant, passant pour avoir de l'esprit, ayant fait un premier livre — car toutes ces *fleurs des pois* littéraires ont, au sortir du collège, publié soit un roman, soit un volume de vers, — et vous le retrouvez flétri, passé, les yeux aussi éteints que son intelligence; il cherche une position et, chose étrange, il en trouve une : il est consul général dans le pays des *Mille et Une Nuits*, ou, bravement établi, ni plus ni moins qu'un bonnetier, à la campagne, il a des propriétés. Mais, selon un mot de l'argot journalistique, *il n'a plus rien dans le ventre*, que l'impuissance, l'envie et le désespoir.

TROISIÈME VARIÉTÉ

Le Thuriféraire

Dans tous les journaux, il y a le préposé aux éloges, un garçon sans fiel, bénin, et qui fait de la critique une boutique de lait pur. Sa phrase est ronde et sans aucune espèce de piquants. Il a pour

état de louer, et il loue avec une infinité de tours aussi désagréables qu'ingénieux; il a des recettes pour tous les cas, il pile la rose et vous l'étend sur trois colonnes avec une grâce de garçon parfumeur; ses articles ont l'innocence des enfants de chœur, dont l'encensoir est dans ses mains. C'est fade, mais c'est agréable à celui que l'article concerne. Les directeurs de journaux sont très heureux d'avoir sous la main un rédacteur de ce genre. Quand il faut louer un homme à outrance, on le livre au Thuriféraire. Malheureusement, à la longue, les abonnés reconnaissent ce genre, et ne lisent plus ces tartines azymes. Aussi beaucoup d'auteurs menacés du Thuriféraire préfèrent-ils être assassinés à coups de poignard que de mourir comme Clarence dans ce tonneau de Malvoisie.

Le thuriféraire, chanoine de la critique, est bien vu, bien reçu partout; il est aimé, il est bon, il a peu de méchancetés à se reprocher, mais il en a; il a eu ses moments de révolte, et il se les reproche; il passe sa vie en fêtes : il y a tant de vanités à satisfaire ! Il a le pied dans tant de journaux où il glisse de petits articles qu'il est choyé, surtout par les vieux bas-bleus. Dire toujours du bien de son prochain est peut-être plus difficile que d'en dire toujours du mal. Le Thuriféraire, que quelques personnes ont la bonhomie d'appeler un crétin, a commis son petit roman, son petit recueil de poésies; il fait parfois une nouvelle *bien écrite*, qui reparaît dans les *keepsakes*, dans les livres du jour de l'an. Son nom est dans cette légion de noms célèbres dont abuse tout spéculateur, et qu'on annonce comme travaillant à des journaux qu'ils ignorent. Le Thuriféraire, qui semble alors faire partie de la littérature, passe dans sa province pour un grand homme. Il finit, après cette jeunesse orageuse, après avoir mené la vie des journalistes inconnus, par épouser une jeune personne qui a l'excentricité de vouloir porter un nom célèbre, et que, dans sa clémence, Dieu punit cruellement : elle a pour mari un parfait honnête homme, incapable de lui faire connaître les énormités de ses rêves de jeune fille en délire, et qui la tue à se rendre heureuse.

C. — LE GRAND CRITIQUE

DEUX VARIÉTÉS

1° *L'Exécuteur des hautes œuvres*; 2° *L'Euphuiste*.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

L'Exécuteur des hautes œuvres

Ce critique s'explique par un seul mot : l'ennui. Ce garçon s'ennuie, et il essaie d'ennuyer les autres. Sa base est l'envie; mais il donne de grandes proportions à son envie et à son ennui. D'abord, il a, sur les autres sous-genres, l'avantage de savoir quelque chose, d'étudier les questions, et d'écrire correctement sa langue, c'est-à-dire sans chaleur, sans images, mais purement. Son style est froid et net comme une lame de couteau. Il est grammairien, il lit les œuvres dont il rend compte, il est consciencieux dans son envie, et voilà pourquoi les ennemis de tout talent intitulent ce garçon un grand critique. Il est surtout superbe et dédaigneux; il tient à ses jugements, il les rend sans appel. Il ne s'occupe pas indifféremment de tous les livres, de toutes choses, comme le critique blond et le Thuriféraire; il choisit ses victimes, et trouve dans ce choix un éloge si grand, qu'il se permet d'appliquer le livre à la question ordinaire et extraordinaire de sa critique, car il tient à être impitoyable.

C'est pour les gens de son siècle un *tourmenteur* littéraire. Il aime par-dessus tout à rendre justice aux morts, il les loue en scrutant leurs intentions et découvrant une foule d'idées qui ne se trouvent pas chez les auteurs contemporains. Si l'un des collaborateurs de sa *Revue* publie un roman intitulé *Jouissance*, il trouve le moyen de lui percer le cœur en le louant ainsi :

L'ouvrage que je viens de lire est celui que devait écrire le collaborateur à qui nous devons tant d'appréciations fines, et des pages dont le travail rappelle celui des ivoires de Dieppe. L'action, la fable est réduite à rien, elle se perd en un millier de pages couvertes de réflexions et d'idées dans lesquelles l'auteur fait exécuter à sa pensée d'innombrables évolutions, sans se mettre en peine de construire une scène ou de raconter un événement. Il a pris la déduction pour l'analyse, il a remplacé les nerfs délicats de l'intrigue par les confuses images de la poésie. Si la connaissance des choses humaines est un peu trop enfouie sous une phrase rêveuse, les esprits d'élite sauront y démêler, sur l'ordre social, des sentiments et des opinions qui ne démentent pas l'harmonie littéraire de la vie de l'auteur. C'est une conclusion logique et glorieuse de diverses tentatives intellectuelles essayées, prises, quittées, mais courageusement abordées. Envisagé de cette sorte, le livre n'a plus rien d'obscur ni de mystérieux pour les gens au fait des transformations littéraires de notre époque. L'auteur a mis sous la forme du récit une expression plus familière, plus accessible des idées déjà révélées, tantôt sous une forme lyrique, tantôt sous la forme dialectique.

Ce livre s'explique donc beaucoup par l'auteur, dont les pèlerinages en des terres opposées, dont les dévotions à des saints de sectes diverses seraient incompréhensibles pour qui ne connaît pas en lui ce mélange heureux d'enthousiasmes et de curiosités qui se renouvellent à mesure qu'ils s'apaisent et qui enrôlent son esprit, ses études, sa science du style au service des gloires méconnues.

Tout en proclamant aujourd'hui des vérités austères, il débrouille les volontés qui s'entremêlent dans la vie de l'homme. Son héros est le frère de René par la rêverie, par l'inaction, mais moins coupable; aussi nous paraît-il plus explicite. Si René se réfugie au désert pour y rester lui-même et s'incarner sa passion, l'autre se réfugie au séminaire pour en sortir transformé. Si le héros embrassait la religion en se sentant indécis entre le monde et le cloître, ou pour terminer une lutte entre trois amours, j'aurais eu peur qu'il ne lui arrivât de dire un jour ce vers devenu fameux :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène!

L'auteur, mieux que personne, aurait pu nous raconter alors les malheurs de l'indécision; mais ce but n'aurait pas également frappé les regards. Aussi a-t-il cherché de plus hautes moralités qui se sont offertes à ses yeux en des personnages contemporains. Il a voulu proclamer cette vérité que le catholicisme finit toutes les incertitudes. Pris ainsi, le roman arrive à toute la hauteur de l'homélie, et tend, par un chemin glorieux, au point où cesse la mobilité. Un homme qui croit à Saint-Martin et à Lamartine, à Chateaubriand et à Lamennais, à Carrel et à Ballanche, à l'abbé Prévost et à de Vigny, à Genève et à Diderot, ne pouvait pas procéder autrement. Croire, pour lui, est une des formes de l'intelligence; et qui de nous osera condamner les tâtonnements de l'intelligence? Des esprits sévères répudieront peut-être une candeur qui va d'enthousiasme en enthousiasme, à divers autels, car il y a des esprits sérieux qui ne se condamnent pas facilement à la sympathie universelle; mais ces esprits-là n'ont sans doute rien de lyrique ni d'harmonieux; ils tiennent du XVIII^e siècle une rectitude mathématique sans grâce, sans ampleur. L'amoureuse curiosité du style est, dans ce livre, pleine de ressources d'ailleurs. Rompu de bonne heure aux ruses les plus lascives de l'expression, l'auteur a des métamorphoses irrésistibles. Dans ce livre, on voit le cœur sous les sens se révolter contre l'avalissement du plaisir. Ceux qui peuvent y trouver de la trivialité dans certaines parties, de la puérilité dans plusieurs descriptions, pourraient manifester un égal dédain en présence d'un Hobbéma. Ce livre est à mon avis une monodie désespérante. Croyez-vous que, pour tous ceux qui sont vraiment hommes, pour le poète, le philosophe, l'artiste, l'amour se réduise à l'ivresse et l'oubli, à l'exaltation et l'épuisement? Était-ce ainsi que saint Augustin comprenait la volupté? Oh! que non pas. Les grands hommes ne tardent pas à reconnaître les ivresses rapides et mal choisies, l'exaltation inutile, l'épuisement sans fruit. En vue du port qu'elle aperçoit, l'âme ralentit sa manœuvre et tend à se purifier par une héroïque abnégation. Il y a des voluptueux qui reculent, le pied leur trébuche devant l'abîme du dévouement, et ils retournent pour quelques moments à l'alcôve embaumée. Tout le roman est là. Du désir à l'impuissance, de l'irrésolution à la nullité, la transition est logique. Le plaisir ainsi compris est une initiation. Cette histoire très simple aboutit à une conclusion lumineuse : le voluptueux indécis redevient homme en choisissant la prière comme un dernier, un inévitable asile. Ainsi soit-il.

Ce critique est grand, parce que personne ne peut être à la fois sec et froid. Je préfère à ce système l'épigramme du bon vieux temps, et ceux qui eussent dit à un auteur :

Publiez votre livre, et qu'on n'en parle plus.

C'était plus facile à retenir et plus amusant que les arrêts passionnés du grand critique sec et froid.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

L'Euphuïste

Cet autre grand critique est nuageux et cotonneux. Il procède par phrases semblables à celles que faisaient les beaux-esprits de la cour d'Élisabeth. De là son nom.

LES PRINTEMPS DE L'ÂME
PAR ABEL MUTIN, DE NEUFCHÂTEL

Ce poète, dont les œuvres annoncent des tentatives d'art sévères en des cas limités, n'a pas encore donné son dernier mot. Ses publications, restreintes, d'ailleurs, et destinées à la Suisse, sa patrie, marquent un goût invincible pour la rêverie, et s'adressent à ceux qui, par une conformité douloureuse d'existences, s'intéressent aux peines de cœur harmonieusement déplorées. Sa poésie est un inconcevable chaos, où de fraîches réminiscences nous égarent en des sentiers épineux, où de monstrueuses imaginations nous ramènent aux espaces infertiles. On y aperçoit des sables mouvants d'où sortent des osiers. Ces pages nous offrent de grandes pensées avortées, de sages prévoyances suivies d'actions folles. L'auteur doit vivre d'effets de lumière, au soir, sur les nuages groupés au couchant, et de mille aspects d'un vert feuillage clairsemé dans un horizon bleu.

C'est un de ces hommes qui ne trouvent rien de puéril à prendre dans la rue du côté du soleil, à s'arrêter quatre heures sur le pont du Nant (le mot du pays), à courir voir passer une chaise de poste; il se glorifie d'avoir un cœur de poète, de s'associer aux êtres élus qui s'égarerent en des landes lumineuses. Vraisemblablement, il ne voulait d'abord que se dire à lui-même ses souffrances, et il se surprit murmurant des plaintes cadencées qui ressemblaient à des vers. Une mélancolie bleuâtre transpire dans ses confidences, montées parfois à un

lyrisme prématuré. Chez lui, l'inexpérience est pleine de grâce; et, quand l'amertume le plonge en des railleries saisissantes, il lui arrive quelquefois de s'écrier avec lord Ormond du Cromwell de Victor Hugo :

Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux!

Par ses goûts, ses études et ses plaisirs, Abel Mutin appartient à cette jeune et chaste école de poésie murmurante et domestique, passionnée pour l'intime, pour le pittoresque et l'imagé, qu'André Chénier légua du pied de l'échafaud au XIX^e siècle, et dont Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Émile Deschamps et quelques autres après eux, ont décoré le glorieux héritage. Quoiqu'il ne se soit essayé qu'en des peintures d'analyse, en des intérieurs de petite dimension, Abel Mutin a le droit d'être compté à la suite. Il est sévère dans la forme, religieux dans sa facture; il refrappe les mots surannés ou de basse bourgeoisie exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique. Il recule devant la tranchante célérité du langage et taille sa pensée dans un vaste et flottant exemplaire d'où sortent mille circonstances sous-entendues. Ce sont des franchises réservées aux vrais poètes, qui lâchent toujours la science pour la forme, tout en réservant le nécessaire. Que les adversaires ne s'y trompent pas : parce qu'on donne certains conseils de style, et qu'on révèle certains secrets nouveaux de forme, on ne prétend pas contester la prééminence des sentiments et des conceptions. Les successeurs d'André Chénier sont poètes avant tout; ils ont retrem pé le vers flasque du XVIII^e siècle en assouplissant l'alexandrin un peu raide et symétrique du XVII^e.

L'instrument à la fois puissant et souple d'Abel Mutin est d'un disciple vagabond mais fidèle. Ces mots d'école et de disciple simplifient le langage et n'impliquent aucune imitation servile, ils expriment une communauté de vues sur l'Art. Ce disciple, pour être Suisse, n'en pousse pas moins des vers pleins et immenses, drus et spacieux, tout d'une venue et tout d'un bloc, jetés d'un seul et large coup de pinceau, soufflés d'une seule et longue haleine, comme ceux-ci :

Le coup n'est pas très fort, non, il n'est pas sans doute
Large comme un portail d'église, ni profond
Comme un puits; c'est égal, la botte est bien à fond!

d'une traduction déjà célèbre de Shakespeare. De tels vers, quoiqu'ils tiennent de bien près au talent individuel de l'artiste, se rattachent à la manière et à la facture de l'École.

Le jour se lèvera pour ces poésies naïves, agrestes, d'une simplicité irréfléchie, pleines de noblesse dans leur abandon, et au milieu desquelles se dresse parfois l'écorché dans la manière de Géricault. Abel aussi aura eu part à la grande œuvre; il aura, lui aussi, apporté sa pierre taillée pour le temple; car Abel Mutin possède les éléments intégrants de la forme, lesquels, pour être mobiles et fluides, n'en sont pas moins fixes et réels. L'insouciance et la profusion donnent une allure si coulante aux périodes de ce poète, cette foule de participes présents, tour à tour pris et quittés; ces phrases incidentes jetées adverbiallement; ces si, ces quand, ces mais, ces aussi, qui passent flot à flot, qui rouvrent coup sur coup des sources imprévues et nourrissantes; ces énumérations qui jaillissent, comme un rayon, de la cime aux profondeurs; tout cela rappelle le roi des fleuves, qui passe, sous les grands horizons de la Lombardie, à nappes épanchées, recevant des ondées du ciel et les coups d'un soleil avide; irrésistible à son milieu, incertain des courants; prenant des roseaux caressants, jonchant de mille gerbes de feu ses crêtes écumantes : allez lui dire qu'il a tort!...

Laissons ce puéril critique sur le Pô.

Cette prose ne fait-elle pas aimer celle de l'exécuteur des hautes œuvres? On aime mieux recevoir un coup de cimenterre que de périr entre deux matelas de ouate.

D. — LE FEUILLETONISTE

Voici, de tous ces gâte-papier, le Sous-Genre le plus heureux : il vit sur les feuilles comme un ver à soie, tout en s'inquiétant, comme cet insecte, de tout ce qui file. Les feuilletonistes, quoi qu'ils disent, mènent une vie joyeuse, ils règnent sur les théâtres ; ils sont choyés, caressés ! mais ils se plaignent du nombre croissant des premières représentations, auxquelles ils assistent en de bonnes loges, avec leurs maîtresses. Chose étrange ! les livres les plus sérieux, les œuvres d'art ciselées avec patience et qui ont coûté des nuits, des mois entiers, n'obtiennent pas dans les journaux la moindre attention et y trouvent un silence complet ; tandis que le dernier vaudeville du dernier théâtre, les flon-flons des Variétés, nés de quelques déjeuners, enfin les pièces manufacturées aujourd'hui comme des bas ou du calicot, jouissent d'une analyse complète et périodique. Ce travail exige dans tous les journaux un rédacteur spécial, annaliste des gravelures de la Déjazet, historien des répétitions kaléidoscopiques de sept situations incessamment remuées dans une lorgnette. Ce rédacteur, le Panurge du journal, se plaint, comme les sultans, d'avoir trop de plaisir ; il a le palais saturé d'ambrosie ; il plie sous le faix de quinze cents actes par an, sur lesquels se promène son scalpel et que goûte sa plume. Comme un cuisinier qui appelle parfois l'eau de Sedlitz pour se ranimer le goût, il va voir les Funambules. Pourquoi ce privilège accordé à cette mousse de vin de Champagne sur l'art littéraire ? Ceci tient à une question mercantile horrible, qui dévoile l'immoralité des conceptions législatives, sous le poids desquelles se trouvent tous les journaux.

Le Théâtre paye le journal en plaisir, il bourre les rédacteurs de toute espèce, les gérants, les Maîtres Jacques, un chacun, de billets, de loges et de subventions; tandis que le libraire, dont les produits ne peuvent s'enlever que par la plus grande publicité, paie le journal en écus. Si le journal analysait les livres comme il analyse les pièces de théâtre, les annonces de la librairie seraient inutiles. Or, depuis le jour où la quatrième page des journaux est devenue le champ fertile où fleurissent les annonces, la critique des livres a cessé. Ceci est une des causes de la diminution progressive de la vente des ouvrages littéraires, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. La littérature et l'industrie ont payé le timbre et la poste des journaux, du jour où les annonces ont valu deux cent mille francs par an. D'abord, le Théâtre peut se passer d'annonces, en jaunissant tous les coins de rue de ses affiches quotidiennes; puis il n'a pas l'insensibilité du livre. Avec ses actrices, ses danseuses, ses cantatrices, il s'adresse aux sens et à l'amour-propre; il envoie des loges, il reçoit tous les soirs la légion de la Presse; car la Presse compte plus de cinq cents entrées gratuites aux théâtres de Paris, parmi lesquelles il s'en présente tout au plus dix par soirée. Entre l'argent à empocher et le gouvernement de la plus belle partie de l'intelligence, la Presse n'a pas hésité: elle a pris l'argent et a résigné le sceptre de l'article de fond. Le jour où les droits de poste et de timbre ne coûteront ensemble qu'un centime, la critique littéraire et scientifique sera tout aussi nécessaire dans un journal que le roman publié maintenant par feuilleton.

Geoffroy fut le père du feuilleton. Le feuilleton est une création qui n'appartient qu'à Paris, et qui ne peut exister que là. Dans aucun pays, on ne pourrait trouver cette exubérance d'esprit, cette moquerie sur tous les tons, ces trésors de raison dépensés follement, ces existences qui se vouent à l'état de fusée, à une parade hebdomadaire incessamment oubliée, et qui doit avoir l'infailibilité de l'almanach, la légèreté de la dentelle, et parer d'un falbalas la robe du journal tous les lundis. Maintenant, tout en France a son feuilleton. La Science et la Mode, le puits artésien et la guipure ont leur tribune dans les journaux. Baudran et Arago, Biot et Nattier se coudoient dans les *comptes-rendus*. Cette vivacité de production spirituelle fait de Paris aujourd'hui la capitale la plus *amuseuse*, la plus brillante, la plus curieuse qui

fût jamais. C'est un rêve perpétuel. On y consomme les hommes, les idées, les systèmes, les plaisanteries, les belles œuvres et les gouvernements, à faire envie au tonneau des Danaïdes.

Le métier de feuilletoniste est si difficile, qu'il n'en est que deux sur vingt qui se fassent lire avec plaisir, et dont la verve soit attendue le lundi. L'un des deux est un de nos poètes les plus distingués.

FEUILLETON DE BEAUCOUP DE LUNDIS

Voici le spécimen du premier de ces feuilletons :

Tenez-vous beaucoup à ce que moi, Pistolet, le chien de votre critique marié, je vous parle de ce drame pendant que nous déménageons? — Non. — Alors, tant mieux pour vous et tant mieux pour moi. Aussi bien le connaissez-vous déjà, car il n'y a qu'un drame au monde comme il n'y a qu'une comédie. C'est l'ambition, c'est l'amour. Et le moyen de croire à l'ambition humaine, aujourd'hui que cette noble vertu des grandes âmes est devenue le vice des petits esprits, aujourd'hui que nos seigneurs les avocats rêvent tous le pouvoir et que vos vaudevillistes ont la croix!!! Comment l'ambition en est-elle tombée là? nul ne saurait le dire; laissez-la donc mourir dans la poitrine sourde de nos tribuns et sur l'habit vert d'un académicien. C'est ainsi, d'ailleurs, que meurent toutes choses, les belles passions comme les grandes idées. Le drame est tombé de Corneille à M. Bouchardy, et la chute est trop grande pour qu'il s'en relève jamais. Après avoir dominé César, Cromwell et Napoléon, l'ambition en est réduite à taquiner des bourgeois. Le palais Bourbon est un Hôtel des Invalides. Pauvre passion! le destin lui devait mieux que cela!

Donc, faites votre drame vous-même, ou, mieux encore, ne le faites pas du tout, et parlons de la campagne. Quand vient l'hiver, comme dit mon maître, on peut se contenter du blafard soleil d'une rampe, on peut écouter les chants éraillés et vieillardant de vos prime donne maigres et chauves, on peut se résigner à subir tous ces oripeaux huileux, tous ces visages badigeonnés, tous ces sourires édentés, toutes ces passions fausses, toutes ces phrases boiteuses et hydropiques, toutes les vieilleries de tréteaux, enfin, qui composent le théâtre; — mais quand arrive l'été, quand les chants de l'alouette matinale nous saluent tous comme autant de Roméos, quand aux fraîches senteurs

du soir le rossignol mêle ses amoureux nocturnes, quand sous les vertes allées d'un bois mystérieux scintillent de brillantes demoiselles bleues et roses comme des fleurs égarées qui ont oublié le numéro de leurs tiges, quand sous un ciel constellé de fleurs d'or, perdu au milieu de ces harmonies splendides, on se demande si l'on écoute des parfums ou si l'on respire des chants, — quelle joie d'oublier M. Arnal et le Vaudeville! M. Duprez et l'Opéra! et mademoiselle Rachel! et les comédiens ordinaires du roi! et les comédiens ordinaires du peuple! et même Alcide Tousez à qui l'on dit alors : Displucuit nasus tuus! « Ton nez me déplaît, va-t-en. »

Mon maître écrivait cela l'autre jour et je gambadais à ses côtés, lorsque nous entendîmes crier des cerneaux dans la rue. C'était l'automne. Alors, votre critique n'y tint plus, vaudevillistes! il jeta son bonnet de coton, mit son beau gilet blanc, me siffla gaiement, et nous voilà partis tous deux à la recherche d'une maison de campagne. Prenez ceci comme vous voudrez le prendre : toujours est-il que nous avons trouvé une campagne et une maison. Une charmante maison sise entre ville et jardin : la ville, c'est Paris; le jardin, c'est le bois de Boulogne. Une maison rococo, toute pleine encore des souvenirs de Louis XV, avec des Amours partout, des bergères partout, des moutons partout, des fleurs partout, une vraie bergerie. Il ne s'agit pas cette fois d'une villa Blanguanini, il est simplement question d'une bonne maison en pierres, ma foi! avec des persiennes grises, et qui est bien à nous, et les persiennes aussi, et le jardin aussi; et le jardin a de beaux gazons de velours et de bons vieux arbres ornés de vieux lierres bien touffus, et j'ai une belle niche peinte en vert dans la cour, et, quand vous passerez par là, demandez Pistolet, on vous dira : « C'est là. »

Mais, pour en revenir à ce drame, que nous n'avons pas vu, nous pensions hier, en nous promenant, à vous narrer cette vieille histoire de poignards rouillés, d'adultères vrais, d'enfants supposés et de passions enrôlées qu'on appelle le drame moderne, lorsque Louis nous présenta une jeune fille qui venait se recommander à nous pour entrer au théâtre. À quel théâtre? La pauvre enfant l'ignorait elle-même. Elle était belle, elle était pure et fraîche, de beaux yeux bleus et doux, et, dans sa naïveté, elle croyait qu'il suffisait d'être intelligente, très sensible, très belle et très jeune, pour attendrir ces cerbères qui se font nommer directeurs. À la vue de tant de grâce, de tant de jeunesse et de tant de beauté que le théâtre pouvait dévorer d'une seule bouchée, je

me sentis pris d'une horrible douleur, et mon maître se mit à verser de grosses larmes comme un gros enfant qu'il est.

C'était là en effet, une bien triste et bien poignante réalité. « Quoi ! mon enfant, lui dit-il, vous pensez au théâtre ! Mais, à la Comédie-Française, M. Samson vous trouvera trop jeune pour jouer les ingénues, et mademoiselle Mante vous trouvera trop maigre ; — à l'Opéra, on vous trouvera trop grasse ; à l'Opéra-Comique, on vous reprochera de parler trop bien le français. Oh ! ma pauvre enfant, croyez-moi, j'ai pour voisin un brave quincaillier retiré, qui ne va jamais qu'à l'Ambigu et ne lit que Le Constitutionnel. C'est le chef d'une honnête famille, dont pas un homme n'a écrit de feuilletons, dont pas une femme n'a fait de nouvelles. Ce digne homme m'a demandé une gouvernante pour ses enfants, c'est dans cet intérieur calme et probe que vous ferez vos débuts. » Ainsi parla mon maître ; là-dessus, elle pleurant, lui souriant, moi jappant, nous entrons chez le voisin, qui agréa notre jeune fille de grand cœur, et aujourd'hui, au milieu de ses compagnes, ses sœurs d'hier, vous ne sauriez vraiment pas distinguer notre protégée.

Et voilà pourquoi je ne vous ai pas parlé de la pièce du jour. Une telle histoire ne vaut-elle pas pour vous tous les drames des boulevards ? Une telle action ne vaut-elle pas mieux pour mon maître que le meilleur de ses feuilletons ?

On ne sait vraiment qu'admirer de la patience de celui qui tourne cette serinette ou de la longanimité de ceux qui l'écoutent. C'est depuis dix ans le même cliquetis d'adverbes, les mêmes mots enfilés comme des verroteries et agités par une main perfide.

La trompette de *La Presse* joue une musique variée, éclatante et poétique : on devine facilement que celui qui l'embouche y souffle sans efforts, et réserve ses meilleurs airs, ses fanfares étincelantes, pour un autre public que le gros public.

L'empire du Feuilleton était trop vaste, on y régnait à la fois sur la poésie et sur la musique du théâtre. Un jour, le *Journal des Débats*, en apercevant les énormes développements de la musique, art qui n'a envahi la société qu'après la chute de l'empereur dont les roulades étourdissaient le monde, détacha pour un grand compositeur, pour Berlioz, la critique musicale de la critique littéraire. Ce jour-là, MM. Bertin ouvrirent une porte

par laquelle devaient se précipiter plus tard les sept ou huit journaux exclusivement consacrés à la musique.

Aujourd'hui, la Presse possède un orchestre si varié, si fécond, si étendu, qu'il ne faut pas désespérer de ne pas jouir, d'ici à peu de temps, d'un journal uniquement destiné au Piano et au Cornet à piston. Voici comment les plus célèbres plumes de la musique rendent compte d'un opéra :

Après une introduction d'un caractère maigre comme tout ce que fait M. Un Tel, le premier acte s'ouvre par un andante mystérieux, où s'enchaînent une foule de dessins légers. Frantz, le favori du prince, fait part aux courtisans de l'amour de son maître pour Lucile. Bientôt Lucile paraît avec son amant. La belle phrase en ut majeur :

Et si cette flamme si belle
 Devait s'éteindre en vous un jour !
 Ah ! par pitié, soyez cruelle
 Et n'acceptez pas mon amour !

n'est pas suffisamment adaptée à l'accent rythmique de la mélodie. Nous désirerions aussi que l'accord de cinquième diminuée sur le sensible d'ut mineur fût posé sur la dominante du mi bémol. Le chœur final de cet acte :

Il faut ici dévorer notre outrage ;
 Mais la vengeance n'est pas loin.

est d'une vigueur entraînante. L'accompagnement des cors bourdonnés en tremolo par les troisièmes violons, et aboutissant au forte sur l'accord de l'accent tonique, serait d'un meilleur effet, si le trombone qui domine cette trame mélodique, en imitation à l'octave, prolongeait la tenue sur le bémol de la cacciatura. Ceci est clair.

Au second acte, nous sommes dans le jardin du palais. Après quelques mesures d'andante, suivies d'un allegro plein de feu, s'élève un immense crescendo sur la dominante du ton de fa naturel à six-huit. Horace chante alors une charmante sicilienne, où se trouve adroitement dessiné un noir pressentiment, exprimé par les secondes contrebasses, en imitation syncopée de la phrase vocale :

Ce n'est que le soir,
 Ô douce maîtresse !

Que de ta tendresse
 J'obtiens quelque espoir,
 Mais dans tes yeux bleus
 Mon soleil se lève,
 Et mon jour s'achève
 Quand l'autre est aux cieus.

Ces couplets un peu pont-neufs, écrits dans la coupe binaire, sont assez bien chantés par Roger. Nous n'en dirons pas autant du sextuor des soldats :

Buvons, amis, et chantons tous en chœur :
 Honneur et gloire à notre gouverneur !

l'accompagnement en est cependant passablement orchestré; mais les messieurs qui le disent le prennent trop haut d'un bon trente-deuxième de ton. Le trio entre Frantz, Lucile et Horace, bien que très vulgaire, se relève pourtant un peu, à la fin, par la phrase dans le mode mineur :

— Il faut partir, oh! quel malheur!
 — Il faut partir, oh! quel bonheur!
 — Ce départ me brise le cœur.

ce qui fait un très bel effet comme dialogue syllabique.

Ce deuxième acte, qui n'est pas fort, est cependant le meilleur des trois. La finale, qui repose sur une pédale tonique, avec rappel du gruppette précédent, est d'une pauvreté mélodique pitoyable, que ne cachent nullement les vocalisations ambitieuses de madame Rossi.

Le dernier acte se passe dans une chaumière isolée. Désespéré de la fuite de Lucile, le prince chante sa douleur en faux-bourdon, tandis que Frantz se bat contre Horace. Frantz est blessé : il va même être un peu tué, lorsque Horace est arrêté, jugé et condamné à mort. Fort heureusement, un portrait vient éclaircir l'affaire. Horace n'a jamais été orphelin; le prince retrouve en lui un neveu chéri; tout le monde s'embrasse; Lucile arrive; les deux amants sont unis, et le tout se termine par un chœur combiné d'un canon à la quinte, dans lequel le chant se marierait à des modulations très gracieuses, si le son piqué des alto et les trilles perpétuels des petites flûtes n'ôtaient à ce finale tout caractère de gravité.

En somme, c'est un fort beau succès pour M. Un Tel, dont plus que personne, nous admirons l'immense talent.

Les autres feuilletonistes, inconnus à un kilomètre du mur d'enceinte, écrivent, selon leur opinion particulière, d'une manière sage. Ils s'en tiennent à la Raison, et ils ont tort. Quoique très honnêtes, ils rencontrent parfois des moments de verve, mais ils s'en repentent très promptement. Ils prennent, d'ailleurs, la critique au sérieux, se permettent quelques réquisitoires contre les trois cent soixante auteurs dramatiques, dont les talents jetés dans une cornue et concentrés donneraient O' de Corneille, ou $\frac{0}{0000}$ de Shakespeare. Ces messieurs ne conçoivent ni l'un ni l'autre des deux feuilletonistes célèbres, *ils ne voudraient pas écrire ainsi, bien certainement*; mais aussi le public, hélas! s'obstine-t-il à leur refuser son attention. Le feuilletoniste du *National* est de l'école paresseuse, il sort quelquefois de son sommeil et jette des éclairs passagers qu'on remarque; et, cependant, il déploie habituellement autant d'esprit que celui du *Commerce* a de probité dans ses appréciations littéraires. À quoi sert d'être honnête, hélas!... Quant à celui de *La Gazette*, il est obligé de tout foudroyer, *quand même!* Jusqu'aujourd'hui, *Le Siècle* a trouvé commode de se dispenser d'avoir de l'esprit dans son feuilleton de théâtres, sous prétexte de la bêtise, parfaitement constatée, de ses trente mille abonnés. Aussi, l'un des hommes les plus spirituels de notre temps disait-il : « C'est un journal qui a le pied plat. »

E. — LES PETITS JOURNALISTES

CINQ VARIÉTÉS

1° *Le Bravo*; 2° *Le Blagueur*; 3° *Le Pêcheur à la ligne*; 4° *L'Anonyme*; 5° *Le Guérillero*.

À l'exception des Bravi dont plusieurs se posent le poing sur la hanche et la plume au chapeau dans les Revues, les variétés de ce Sous-Genre appartiennent presque toutes aux rédacteurs de petits journaux. Il existe à Paris une vingtaine d'entreprises de scandale, de moquerie à tout prix, de criaileries imprimées, dont plusieurs sont spirituelles, méchantes, et qui sont comme les troupes légères de la Presse. Presque tous les débutants, plus ou moins poètes, grouillent dans ces journaux en rêvant des positions élevées, attirés à Paris comme les moucherons par le soleil, avec l'idée de vivre *gratis* dans un rayon d'or et de joie jeté par la librairie ou par le journal. Ils furètent chez les libraires, ils s'insinuent aux Revues, et parviennent difficilement, en perdant leur temps et leur jeunesse, à se produire. Ces braves garçons croient que l'esprit dispense de la pensée, ils prennent l'envie pour une muse, et quand ils mesurent la distance qui sépare un livre d'une colonne de journal, quand ils parcourent les landes situées entre le style et les quelques phrases d'une colonne de petit journal, leurs cerveaux se dessèchent, ils tombent épuisés, et se changent en directeurs de feuilletons, en Maître Jacques, en employés dans quelques ministères. Cependant, on observe plusieurs de ces tiraillieurs, à l'état d'hommes modérés, vivant de leur bien, en bourgeois : c'est ceux qui ont joint à ce métier l'exploitation du

vaudeville et du mélodrame en commandite, ou l'exploitation des prix Montyon.

Voici, certes, à notre avis, les figures les plus originales de la Presse : il y en a de tristes comme les statues autour de l'église de la Madeleine, de gais comme des détenus pour dettes, de jolis garçons qui ne pensent qu'à l'amour, à la dissipation, de mariés ayant des actions dans la propriété du journal, de bons garçons ne voyant que du plaisir dans le mal ; des avocats sans cause qui gagnent des causes sans avocats, des fils de famille ruinés. C'est la turbulence des premiers désirs littéraires, et les joyeusetés dangereuses des gamins de Paris qui salissent les plus beaux monuments, et peuvent crever les yeux des passants en voulant leur faire une malice. Là se trouve tout le sel du journalisme, un esprit constamment original, dépensé en feux d'artifice dont les carcasses (les motifs) sont cependant et comme toujours hideuses.

PREMIÈRE VARIÉTÉ

Le Bravo

Le Bravo veut se faire un nom, ou, du moins, il l'espère, en s'attaquant aux grandes réputations ; il est connu pour *empoigner* les livres, pour les *échinier* ; il est assommeur-juré. Cet équarrisseur littéraire ne discute pas une œuvre, il la dépèce ; il ne l'examine pas, il l'écrase. Il croit alors qu'on admire la force de sa plume, la vigueur de ses raisonnements, et la grâce avec laquelle il *roue* le patient. Ses articles sont des exécutions, il y gagne un sou par ligne que lui donne un directeur de revues ou de journal. Malgré tant d'efforts, il arrive, par le débordement des œuvres de la presse, que le Bravo ne fait pas la moindre sensation. Notre époque est si agitée, il y a tant de gens pressés par leurs affaires dans les rues, qu'on ne fait plus la moindre attention à des calomnies qui, dans le XVIII^e siècle, envoyaient Rousseau, pour le reste de ses jours, en exil. Aujourd'hui, la chanson de Jean-Baptiste Rousseau serait une gentillesse dont personne ne s'occuperait et qui ne blesserait que celui pour qui elle serait écrite. Telle est la jurisprudence que la Presse a faite à la littérature française. Ce qui vaudrait un soufflet à un homme qui se permettrait de dire en face ce qu'il écrit en colonne, devient un honneur pour le calomnié quand le Bravo l'imprime, car alors c'est le Bravo qui se

déshonore. Les Bravi ne manquent pas de manteaux pour envelopper leur envie ou leur misère : il s'agit toujours, selon eux, de venger la langue française outragée, la morale compromise, de s'opposer à de fatales tendances, de sauver l'art, etc. Parmi les grands critiques (voyez plus haut), il en est qui se sont laissé débaucher par d'ignobles spéculateurs à épouser des querelles de boutique, et qui se sont retournés contre leurs idoles en essayant de les briser, qui se sont permis des calomnies dont la tache leur reste sur la conscience, et qui gémissent d'avoir écrit certaines pages ou d'éloges ou de blâmes également faux et menteurs.

Axiome

Il n'y a pas de police correctionnelle pour la calomnie
et la diffamation des idées.

Le critique effronté qui travestit un livre n'est justiciable que de sa conscience et du spéculateur qui le paie, et qui, tôt ou tard, en fait justice. On trouve, sur la place publique de la littérature, des Bravi à trois francs la colonne de cent lignes et à soixante francs la feuille, tant qu'on en veut.

Le Bravo est à l'affût de tout ce qui s'entreprend en littérature, et, s'il n'est pas *compté* parmi les faiseurs d'une entreprise quelconque, il attaque l'entreprise. On vient à lui, la bourse ouverte, le Bravo rengaine sa plume.

Exemple : Un libraire invente de publier une collection de Physiologies, et refuse à un Bravo de lui donner cinq cents francs d'une *Physiologie du Cigare*; le Bravo, le lendemain, écrit dans un petit journal quelque chose comme ceci :

La Physiologie était autrefois la science exclusivement occupée à nous raconter le mécanisme du coccyx, les progrès du fœtus ou ceux du ver solitaire, matières peu propres à former le cœur et l'esprit des jeunes femmes et des enfants. Aujourd'hui, la Physiologie est l'art de parler et d'écrire incorrectement de n'importe quoi, sous la forme d'un petit livre bleu ou jaune qui soutire vingt sous au passant, sous prétexte de le faire rire, et qui lui décroche les mâchoires.

Vous avez à faire la Physiologie du Priseur, vous écrivez que le tabac dégage le cerveau, éclaire les idées, gâte le nez, prend à la gorge et devient une sale habitude; qu'on finit par priser au lit et que les femmes se trouvent alors saupoudrées de ce topique qui devient un des

ingrédients de l'amour. Si le libraire trouve cela drôle, vous ajoutez que le tabac gâte le linge, fait moucher, irrite les muqueuses, adoucit les chagrins, est excellent dans le cabinet, et qu'on peut le regarder comme un excellent sternutatoire dû à Nicot, ambassadeur de France en Portugal, un Salvandy du XVI^e siècle. Cela mis en chapitres, orné de gravures, se tire à cent mille exemplaires dont quelques-uns se vendent, etc.

Le libraire, effrayé, s'empresse d'acheter le manuscrit de la *Physiologie du Cigare*. Le lendemain, le Bravo vante l'opération dans un autre journal par un article qui commence ainsi :

Le XVIII^e siècle a eu la mode des Carlins; aujourd'hui, nous avons celle des Physiologies. Les Physiologies sont comme les moutons de Panurge, elles courent les unes après les autres, Paris se les arrache, et on vous y donne, pour vingt sous, plus d'esprit que n'en a dans son mois un homme d'esprit. Et comment en serait-il autrement? Ces petits livres sont écrits par les gens les plus spirituels de notre époque (vingt-sept noms). Aussi les Physiologies se trouvent-elles sur toutes les tables de salon avec les œuvres de ceux qui ont le monopole de la plaisanterie écrite à coups de crayon. Une Physiologie est aussi indispensable à une femme comme il faut qui veut rire, que le Voyage où il vous plaira de Tony Jobannot et d'Alfred de Musset, que les charmantes Scènes de la Vie privée et publique des Animaux, par Stahl et Grandville, etc., etc.

DEUXIÈME VARIÉTÉ

Le Blagueur

Il y a cette différence entre le Blagueur et le Bravo, que le Blagueur raille pour railler, calomnie avec l'opinion publique, par erreur. Le Blagueur vous demande au besoin pardon de la liberté grande, et attaque pour son compte. Il fait feu sur les sottises publiques, il secoue les vieux pour voir s'ils se tiennent encore sur leurs arbres; s'ils tombent, il passe à d'autres en se glorifiant d'écheniller ainsi le Double Vallon. Les blagueurs ont tué *Le Constitutionnel* en lui tuant son hydre de l'anarchie, animal politique et périodique qui faisait les délices des abonnés, en dételant son *char* de l'État, en lui reprochant son araignée mélomane. Ils ont perdu *Arbogaste* en en donnant à l'avance des scènes cocasses. Ils ont démonétisé des idées, ils ont déconsidéré par le

ridicule des gens honorables, ils ont empêché des affaires, ils ont fourré leurs bras dans le trou fait à certaines réputations, là où il n'y avait pas à passer le petit doigt; ils ont augmenté le poids d'une condamnation légère; ils sont venus en aide avec leurs carabines à la grosse artillerie du grand journal. À peine dans le secret des maux qu'il fait, le Blagueur fume son cigare sur le boulevard, les mains dans son paletot, et cherchant à *faire des morts*, en cherchant des imbéciles à tuer. Les ridicules sont des espèces de fonds publics qui rapportent dix francs par jour au Blagueur. On blague les gens riches, les lions, les bienfaits, les crimes, les affaires, les emprunts, tout ce qui s'élève et tout ce qui s'abaisse.

Le duc d'Orléans meurt, Gannal veut l'embaumer, le chirurgien du prince réclame le droit de faire cette opération; au milieu du deuil général, un Blagueur, en apercevant cette lutte de deux *Réclames*, dit :

— Quel joli article à faire !

Et l'article paraît, on y blague les chirurgiens, Gannal et l'opération.

On fonde *La Phalange* pour manifester la doctrine de Fourier, le Blagueur voit dix articles dans cette philosophie, et il commence :

Saint-Simon avait proposé de faire vingt pauvres avec la fortune d'un riche; mais les Quatre Mouvements de Fourier, ancien correcteur d'épreuves en son vivant, sont une bien autre philosophie sociale : vous allez travailler les bras croisés, vous n'aurez plus de cors aux pieds, les avoués feront fortune sans prendre un liard à leurs clients, les gigots iront tout cuits par les rues, les poulets s'embrocheront d'eux-mêmes. Il vous poussera, vers cinquante ans, une petite queue de trente-deux pieds que vous manœuvrerez avec élégance et grâce : la lune fera des petits, les pâtés de foie gras pousseront dans les champs, les nuées cracheront du vin de Champagne, le dégel sera du punch à la romaine, les laquais seront rois de France, et les pièces de dix sous vaudront quarante francs, etc., etc.

Jasmin arrive à Paris, amené par un article de Revue qui, pour se disposer de trouver du talent aux Parisiens, en prête à la province : le Blagueur restreint sa blague aux dimensions du poète perruquier, il n'écrit que ces quelques lignes.

Le célèbre jasmin est de retour à Paris. Dans une brillante soirée, donnée par M. Villemain chez un de ses amis, le célèbre poète charabia a lu sa charmante élégie du Fer à toupet :

Qu'es debenu lou tan oï moun mouse inconnou
 Cantait loun blou cielo et vertous compagnou
 Timido, craitivo, coum oun hirondello
 Ché vollou légèro sour lo petiot ruisso!

Ces vers ravissants, que personne n'a compris, ont excité un immense enthousiasme.

Quand on veut *blaguer* un badaud littéraire, on commence par s'occuper exclusivement de lui. Tous les matins, on raconte de lui quelques traits plaisants comme ceci :

Depuis quelque temps, la Russie éprouvait le besoin d'acheter un de nos grands hommes et elle pensait surtout à Gaschenes de Molon, vaudevilliste, dont les prétentions égalent le talent qu'il n'a pas.

En rentrant chez lui, hier au soir, Galon de Moschènes y trouve trois envoyés du Czar, qui l'attendaient depuis longtemps. Ces messieurs venaient lui présenter, de la part de l'autocrate, vingt-trois tabatières de platine, onze portraits avec diamants, très ressemblants, et seize boisseaux de roubles en papier. En échange de ces petits cadeaux, Sa Majesté Nicolas I^{er} implorait seulement l'amitié de M. Groschène de Molleton. Mais, sourd à toutes les prières, M. Galènes de Moschon, indigné, repousse les présents et renvoie les seigneurs en leur disant :

— *Allez dire à votre Empereur que je n'accepte rien des ennemis de la France!*

De pareils exemples doivent prouver que notre époque n'est pas entièrement déshéritée de vertus.

TROISIÈME VARIÉTÉ

Le Pêcheur à la ligne

Tous les petits journaux paient leurs rédacteurs à tant la ligne, cinq ou dix centimes, selon le nombre des abonnés. *Le Charivari*, le matador des petits journaux, est le seul qui ait réalisé le problème de donner tous les jours une caricature. Cette collection sera certes un jour une des plus précieuses de notre époque. Si l'on demandait aux plus habiles écrivains de tympaniser du jour

au lendemain de grands talents, soit Ingres, soit Hugo, comme *Le Charivari* s'en acquitte, haut le pied, ils seraient un mois avant de trouver ces plaisanteries incessantes. De trois jours en trois jours, on trouve sous les caricatures faites par Daumier, de délicieux quatrains qui arrachent le rire, comme sous les caricatures de Gavarni se lisent d'admirables scènes de mœurs, en quatre lignes, aussi drolatiques, aussi incisives que la lithographie elle-même. Gavarni est inexplicable dans sa fécondité, comme le journal lui-même, avec ses lazzi. Aussi ce journal, dont l'existence est un délit perpétuel, a-t-il trois mille abonnés.

Le Pêcheur à la ligne est le rédacteur qui vit, comme le pêcheur, de sa ligne. Chaque jour, il use les qualités les plus précieuses de l'esprit à sculpter une plaisanterie en une ou deux colonnes; il découpe ses phrases en pointes, il s'épuise à donner les fleurs de son esprit dans cette espèce de mauvais lieu de l'imagination, appelé *Le Petit Journal*. Il s'aperçoit trop tard de ses dissipations; mais souvent il a fini par devenir la dupe de ses plaisanteries, il s'est inoculé les ridicules après les avoir ridiculisés, comme un médecin meurt de la peste. À ce métier, le plus vigoureux esprit perd le sentiment du grand, car il a tout amoindri pour lui dans l'état social en s'y moquant de tout.

Certains pêcheurs à la ligne, plus habiles, ont inventé des formes de plaisanteries auxquelles tout s'adapte, comme les Premiers-Paris ont inventé les continuelles répétitions d'un seul article. C'est les grands hommes du genre. De tous les rédacteurs du petit journal, un seul a traversé les journaux et s'est fait une position. Ce feuilletoniste célèbre est le parvenu de ce petit monde littéraire. Il a voulu faire des livres, mais chacun de ses livres était une collection d'articles. S'il n'a pas fait grand-chose, il a du moins fait école : il est le père Gigogne des pêcheurs à la ligne et des Blagueurs, car il a ranimé la vie du petit journal moribond par une incroyable dissipation d'esprit et de railleries.

Aujourd'hui, le petit journal est devenu dix fois plus spirituel qu'il ne l'était à ses débuts, sous la Restauration, et cent fois plus piquant que *Le Nain jaune*, tant vanté. On y rend compte d'une pièce de théâtre en six lignes :

*Dans cette pièce, il s'agit de deux maris : l'un s'exerce au manie-
ment du bâton sur les épaules de sa moitié, pour mieux la toucher,*

quand il la croit volage; il croit que le meilleur moyen pour apprendre à vivre à une femme, c'est de l'assommer; l'autre se contente, pour la première fois, de lui brûler la cervelle; la différence est si peu de chose, que ce n'était pas la peine d'en faire un vaudeville, et le public a pensé comme nous.

On y a fait, pendant deux ans, les biographies des hommes célèbres en tout genre, sur ce modèle :

JOSEPH DELORME

Joseph Delorme naquit d'une femme morte, aux Eaux-Vives, près Genève. Il eut pour parrain le sieur Gali, pasteur de l'Église réformée, et pour marraine la jolie madame Mathias, catholique. De ce compé-rage vint son indécision religieuse, le va-et-vient de sa pensée, et les incohérentes images de son style.

Effrayé de l'état embryonesque où restaient le corps et l'esprit de cet enfant, son père, le banquier des mômiers, le mit dans un bocal et l'envoya, dès l'âge le plus tendre, à la Faculté de médecine de Paris, quelques-uns disent pour étudier, d'autres pour y être étudié.

Les professeurs, ne voyant rien de vivant dans ce bocal, le laissèrent sur une planche au soleil, où Joseph contracta le goût le plus vif pour le paysage, les rayons jaunes et la poésie intime.

À quinze ans, il se plaignit de ne pas fixer l'attention des Sages-Femmes, qui détournaient les yeux avec horreur, quoiqu'il eût les cheveux d'un joli rouge, les yeux en dérive comme sa pensée, et un nez aussi galamment tourné que celui d'Odry. Ce dédain du beau sexe lui fit rater quelques sonnets et autres poésies destinées à ne pas faire impression.

À dix-sept ans, il eut le génie de fabriquer une loupe avec un noyau de cerise et une goutte d'eau-de-vie; il put alors observer, dans le cœur humain, une multitude de petites bêtises qui l'occupèrent spécialement.

Six mois après, il aspirait à une position sociale : il fut alors traîné sur des roulettes à travers le Luxembourg, où de facétieux étudiants le déposèrent rue Notre-Dame-des-Champs, à la porte d'un cuistre.

Durant ce steeple-chase, il inventa de se suicider, pour voir s'il renaîtrait en typographie; et il suivit son propre convoi, qui eut lieu dans tous des journaux.

Ce séjour dans le cénacle de sa tombe postiche lui permit de faire connaissance avec Ronsard, avec tous les vieux d'avant Boileau; mais, quand il en sortit, il avait contracté un goût déterminé pour les morts ou pour tous ceux qui ne devaient pas vivre.

Il s'occupa donc minutieusement d'analyser ce que contenaient les poitrines des phtisiques, les cancers des femmes lettrées, etc. Et il découvrit ainsi dans le charnier des Innocents de la littérature, les œuvres de MM. Bonardin de Gex, et celles de madame Fischtaminel de Lausanne, etc., etc.

Il démontra pertinemment qu'il y avait une langue française en 1760, et il éclaircit l'origine de la césure.

Il publia l'histoire de Marie Alacoque dans le temps où il dirigeait Le National. Il fut quelquefois saint-simonien le matin et aristocrate le soir. Cette parfaite indépendance dans ses opinions le fit rechercher par les propriétaires de la Revue des Deux Mondes, où Joseph, qui revenait de l'autre, fut admirablement placé, car il s'y trouva toujours outre-tombe.

Il publia, pendant le mois d'août, un livre intitulé Pensées de Janvier, poésies pleines de brouillards et de fautes de français.

Un phénomène étrange, récemment manifesté chez ce grand poète, le signale d'autant plus à la plume du biographe ou du philosophe.

La mort, la tombe et la Revue ont rajeuni Joseph Delorme. À trente-six ans, ses membres se sont assouplis, il a paru vivant. À quarante ans, il est retombé littéralement en enfance : il s'exprime incorrectement, mais toujours dans sa langue maternelle, le Genevois, et quelques personnes le comprennent.

En ce moment, ses cheveux se dédorment, il a fait toutes ses dents, il a quitté la bouillie de ses premières humanités, il regrette ses erreurs, il fait des cocottes et des petits bateaux avec ses anciens cahiers d'écriture, et s'exprime en futur académicien.

Il a donné des preuves d'un grand sens : il a refusé la croix de la Légion-d'Honneur, et a pris une place honorable. Il est maintenant de son époque, il paraît devoir écrire très peu; mais, en revanche, il agit à la manière des taupes, auxquelles ses vues littéraires le font ressembler.

Un jour, le Conseil général des hospices prend la funeste résolution de supprimer le tour : il parut dans le plus spirituel de ces

petits journaux, trois articles si mordants, que les hospices revinrent sur leur résolution. Voici quelques fragments du premier article :

LES ENFANTS TROUVÉS SONT PERDUS !

La ville de Paris récolte tous les ans quatre mille enfants qui ne sont fils de personne.

Il fut un temps où les jeunes femmes qui avaient le bonheur d'être mères, s'empressaient d'aller déposer leurs enfants sur la neige, au coin d'une borne, et saint Vincent de Paul faisait sa plus douce occupation de les y ramasser. Beaucoup de devants de cheminées sont là pour attester cette touchante anecdote. On était, dans ce temps-là, fils de saint Vincent de Paul, qui se trouva bientôt à la tête d'une famille florissante. Ces enfants, aguerris aux rhumes de cerveau, prospéraient d'autant plus qu'on ne savait où les mettre, ils croissaient et multipliaient avec une indiscrétion désolante. On leur bâtit alors un établissement où ils furent logés, nourris comme les enfants de la maison. Pour épargner aux mères scrupuleuses le soin de loger leurs fils dans la neige et autres lieux insalubres, on ouvrit jour et nuit un bureau pour déposer les nouveau-nés. Il n'y eut plus alors de raison pour préférer la neige au tour. Mais les abus s'en mêlèrent, et, depuis saint Vincent de Paul, le chiffre des enfants n'a fait que croître et embellir. On ne déposait pas seulement des enfants dans le tour, on y glissait des petites vieilles atroces. Les ivrognes, en revenant de la barrière, essayaient d'y insérer des camarades trop indisposés pour aller plus loin. L'administration des hospices a tenu conseil et a statué ceci :

Le tour est supprimé.

Mais, considérant que le secret et la trop grande facilité accordée aux mères est la cause du grand nombre d'enfants abandonnés, et que ce grand nombre occasionne des dépenses auxquelles l'administration ne peut suffire;

Que, d'autre part, la moindre atteinte portée à ce secret peut engager les mères à remettre leurs enfants dans la neige;

L'administration promet que le secret sera fidèlement gardé aux femmes qui désirent abandonner leurs enfants; seulement, pour qu'une trop grande facilité ne multiplie pas les abandons outre mesure, les filles ou femmes seront tenues d'aller faire leur déclaration au commissaire de police. De là, deux agents les

conduiront à l'hospice, et quatre fusiliers les reconduiront chez leurs parents.

On parle de joindre à ce cortège la musique de la loterie qui se trouve sans emploi.

Ces mesures ont produit le plus heureux résultat. Dès le lendemain de l'arrêté, l'abandon a cessé. On a seulement trouvé beaucoup d'enfants sous gouttières; on les jette dans les boîtes aux lettres; on les expédie par la diligence; on les envoie aux directeurs des hospices sous forme de bourriches; on les délivre aux portiers par les vasistas.

Nous espérons que ces légers abus ouvriront les yeux au conseil des hospices.

Le roi de Hollande abdique-t-il? On annonce ainsi son abdication :

Le roi Guillaume se retire des affaires avec cent vingt petits millions. Pauvre sire! il a distribué, dit-on, à ses ex-sujets ses bénédictions.

Si l'eau jaillit au puits de Grenelle, on l'accueille par des plaisanteries de ce genre, qui se trouvent tous les matins à propos des événements de chaque jour :

Les curieux qui viennent goûter l'eau du puits de Grenelle sont prévenus de ne pas apporter de vases, car l'eau en contient suffisamment.

Si Victor Hugo présente un nouveau drame à quelque théâtre, on en donne toujours la première scène par une charge comme celle-ci :

LANDRY

... Mais, causons un peu, Monseigneur. — Il me semble
Qu'avant tout, lorsqu'on va signer un pacte ensemble,
Il faut — c'est mon avis, et je le juge bon, —
S'entendre sur tout point; car, de cette façon,
On évite le bruit, on prévient le scandale.

CLÉOFAS

(*Bas*) Où veut-il en venir? (*Haut*) Ah! ça! ta langue sale
Aura-t-elle fini bientôt de remuer?
Je t'ai pris pour agir et non point pour parler!

LANDRY

Je le sais, mais...

CLÉOFAS

Oh! mais point de mais... Sur ton compte
Je me suis renseigné. Donc, j'entends et je compte
Que tu fasses pour moi ce que tu fis un soir...

LANDRY

Je ne vous comprends point...

CLÉOFAS

Un soir qu'il faisait noir.

LANDRY

Il fait noir tous les soirs, et cela depuis Ève.

CLÉOFAS

Tremble que mon courroux, pendard, chez moi ne crève.
Tu me comprends?...

LANDRY

Mais non.

CLÉOFAS

Mais si.

LANDRY

Mais non.

CLÉOFAS

Mais si.

LANDRY

Puisque vous y tenez, qu'il en soit donc ainsi.
Vous voulez...

CLÉOFAS

Une mort!

LANDRY

Par l'épée?

CLÉOFAS

Ou la dague.
Peu m'importe!

LANDRY

C'est bien.

CLÉOFAS

Ta réponse est trop vague.

LANDRY

Vous dites?

CLÉOFAS

Moi, je dis que j'exige un serment ;
Est-ce clair?

LANDRY

C'est fort clair!

CLÉOFAS

Donne-le!

LANDRY

Plus souvent!
J'irais m'engager, moi! — Suis-je donc un bélétre?
Une brute, un crétin, un animal, une huître?
M'avez-vous seulement dit vos conditions?
Je suis marchand! — calmez vos ébullitions! —
Et, marchand, Monseigneur, il faut — puisque j'exerce —
Que je tire un bon gain des fruits de mon commerce.
J'assassine, — d'accord. — Mais — je le dis fort net —
J'assassine suivant tous les prix qu'on y met.
Sur les façons d'agir, je règle mon adresse :
Pour cent ducats, je tue, et pour trente, je blesse ;
J'ai fait de mon métier, plus qu'un métier, — un art.

CLÉOFAS

Ton prix sera le mien.

LANDRY

Bien parlé. — Mon poignard
Vous appartient. — Voyons! faut-il une blessure
À Monseigneur? ou bien faut-il une mort sûre?
Vous plaît-il que l'on meure à l'instant, sur-le-champ?
N'aimeriez-vous pas mieux qu'on râlât un moment?
Me faudra-t-il frapper un homme? Est-ce une femme?
Toutes ces questions sont graves, sur mon âme!
Car, pour bien accomplir mon devoir, il me faut
Tout savoir, l'heure, l'âge et le sexe.

CLÉOFAS

Aussitôt
Que minuit sonnera, ce soir, aux cathédrales,

À l'heure où brillera l'étoile aux reflets pâles,
Tu devras, seul, — tout seul! — t'acheminer sans bruit
Vers la place Saint-Côme...

LANDRY

Oh! mais un lieu bénit,
C'est dix ducats en plus.

CLÉOFAS

Tu les auras. — Écoute :
Il faudra te cacher dans un angle sombre, ou te
Coucher par terre; alors...

LANDRY

Je tache mon pourpoint
C'est cinq ducats en plus.

CLÉOFAS

Je t'accorde ce point.
Tu verras s'entrouvrir une porte, un jeune homme
Sortira...

LANDRY

Je comprends on ne peut mieux.

CLÉOFAS

Et, comme
Il sera seul, sans arme, il faudra, sur-le-champ,
Lui faire — de ton fer — un trou profond au flanc.

LANDRY

Les arrhes du marché?

CLÉOFAS

Sont là, dans une bourse.
Je puis compter sur toi?

LANDRY

Donnant! donnant! — Car, pour ce
Qui concerne la foi que l'on doit au serment
Je n'y faiblis jamais. — Séville en est garant.

CLÉOFAS

Je puis dormir en paix?

LANDRY

Oh! sur les deux oreilles.
Je lui réserve trois blessures sans pareilles :

Une au bras, l'autre au cœur, l'autre au ventre; et voilà
Comme nous exerçons, Seigneur, ce métier-là.

CLÉOFAS

Si l'alcade t'arrête?...

LANDRY

Eh! bien, doublez la somme,
Et je serai, d'honneur, muet comme une pomme,
Discret comme un œuf dur ou comme un artichaut;
Sinon Landry bavarde, et gare l'échafaud!

CLÉOFAS

Prends donc cette re-bourse, et que ce soir sa vie...

LANDRY

Votre Grâce, Seigneur, à point sera servie.

Quand l'Exposition ouvre ses portes, voici comment la mitraille du petit journal prend les peintres en écharpe :

Sans progrès comme sans décadence, MM. Rouillard et Henry Scheffer continuent tranquillement leur manière. Le premier taille toujours des têtes d'homme dans des blocs d'acajou ronçoux; et, de son côté, M. Scheffer exécute avec sa froideur ordinaire de consciencieux portraits d'une monotone tristesse.

M. Duval-Lecamus continue son commerce de bons hommes avec la plus noble persévérance et l'honorable approbation du Journal des Débats.

M. Jacquand raille agréablement les moines et les curés en façonnant leurs visages dans de la brique plus ou moins rouge.

M. Jadin a été pris par le prince royal pour peintre ordinaire de ses meutes. Les chiens de M. Jadin jouent la férocité de leur mieux; mais à l'impossible nul chien n'est tenu, aussi voit-on aisément que faire le mort ou donner la patte conviendrait mieux au caractère pacifique de ces excellentes bêtes; — faire le mort surtout! À propos de pattes, quelques mauvaises langues ont prétendu que M. Jadin n'en faisait jamais que trois à ses personnages. C'est là une absurde calomnie contre laquelle toute critique consciencieuse doit s'élever. Comment! Parce que M. Jadin traite la nature avec un laissez-aller plein de superbe et qu'il supprime, de son pinceau privé, le poil et les articulations des animaux, on en conclura qu'il ne sait pas sur combien de

pattes ils marchent ? Mais c'est tout simplement stupide. Si cet artiste fait des chiens rasés de près, des cerfs en bois soigneusement raboté, et des sangliers en feutre, c'est uniquement parce que cela lui semble plus facile, et voilà tout. Il est trop fin observateur pour ne pas avoir remarqué que les chiens ont ordinairement quatre pattes.

Il nous reste encore à signaler, dans le genre anecdotique, Le Duc d'Orléans (alors devenu Louis-Philippe) recevant l'hospitalité chez les Lapons. Devant ce tableau embrouillé, et dans lequel Sa Majesté semble déplorer le sort des poissons qu'on fait cuire pour son dîner, la seule réflexion qu'on puisse se permettre, c'est qu'il est probable que, chez les Lapons

L'hospitalité se donne
Et ne se vend jamais.

On pourrait en vouloir à M. Ingres de la maladresse de ses imitateurs, qui compromettent son école.

Depuis bientôt dix ans, ces messieurs nous assurent que leur plate et monochrome peinture est pleine de caractère et de naïveté : que la couleur leur soit légère et qu'on n'en parle plus ! L'erreur des Ingristes est de croire qu'en remplissant avec trois tons, plus ou moins gris, une silhouette sèchement arrêtée, on fait preuve de sentiment et de gravité. C'est absolument comme si les pleureurs gagés d'un convoi se prétendaient pénétrés d'une douleur véritable, parce qu'ils sont vêtus d'un costume lugubre. Si M. Lacordaire peint par M. Chasseriau a peu de relief dans son cadre, ceci peut du moins s'expliquer par l'humilité de ce dominicain, qui se retire autant qu'il peut de sa toile, en attendant qu'il se retire tout à fait du monde.

La politique intérieure est-elle en train d'accoucher d'une de ces mille combinaisons ministérielles qui sont l'amusement de la Cour, voici ce qu'en dit cette moquerie journalière, à la piste des moindres comme des plus graves sujets de plaisanterie :

M. le vicomte Hugo a été mandé au Château, et a reçu mission de composer un cabinet. Les conditions du programme ont été discutées et acceptées de part et d'autre avec beaucoup de sincérité. M. Victor Hugo demandait une royauté mêlée d'ombres et de rayons, et un trône environné de gloire et de génie. Après quelques difficultés, ces deux points ont été accordés. La Couronne a cédé sur les institutions faites de gloire et de génie, en demandant qu'on n'allât pas plus loin.

Les premiers actes de ce ministère seraient une loi plus libérale sur l'enjambement et l'abolition de la césure.

M. Victor Hugo est sûr de l'adhésion de MM. Sainte-Beuve, Édouard Thierry, Paul Foucher, Berthoud, le vicomte de Launay, Alphonse Brot.

*Les membres du futur cabinet doivent se réunir ce soir pour s'entendre sur le choix des sous-secrétaires d'État. MM. Paul de Kock, Alphonse Karr et Lherminier paraissent avoir des chances. M. Paul de Kock serait particulièrement agréable à l'Angleterre, et Alphonse Karr à la Prusse, qui s'intéresse beaucoup à cette contre-*façon* du Kreisler d'Hoffmann.*

L'appui des Débats est acquis à cette nouvelle combinaison. Le cabinet veut, dit-on, s'intituler Ministère de la Renaissance. Espérons que ces hommes mystérieux et sombres feront les affaires de l'État d'une façon éclatante et surhumaine.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. le vicomte Hugo vient de résigner ses pouvoirs. Les refus obstinés de M. Alphonse Brot ont fait échouer la combinaison. Le dissentiment portait sur le maintien de la césure; M. Alphonse Brot croit qu'il est impossible de gouverner sans elle.

Un courrier extraordinaire a été expédié à M. Alexandre Dumas, qui se trouve à Florence, mais qu'on a rencontré fort heureusement à Senlis (Oise).

S'agit-il d'une conspiration, voici comment quelque plume républicaine s'en empare :

On vient de faire, à Boulogne-sur-Mer, une saisie que le parquet regarde comme très importante. Il s'agit d'une machine infernale prodigieuse, assez haute et assez large pour entrer dans un gousset de montre. Ce formidable bijou, qui n'est pas autre chose qu'un pistolet à cent coups, ressemble, par sa forme, à un bâton de sucre d'orge. Quand on veut s'en servir, il suffit de le pendre à son cou comme un sifflet; et, en tirant une simple ficelle, on obtient un feu de bataillon qui dure vingt-cinq minutes. Le parquet de Boulogne vient d'envoyer l'inventeur et son invention à Paris : on pense qu'ils seront jugés l'un et l'autre par la Cour des Pairs.

Une princesse étrangère est-elle attirée par l'éclat de la gloire, voici comme elle est reçue par cette raillerie parisienne :

Nous avons déjà le roi de Bavière qui signe ses poésies burlesques Apollon de Munich ! — la reine Victoria qui tapote du piano, — la reine Christine dont le pinceau napolitain marche sur les traces de Dubufe. Au milieu de cet Olympe princier, la Saxe brillait par son absence ; mais la Saxe, qui jusqu'alors n'avait produit que les porcelaines de ce pays, se manifeste au monde par une muse indigène, issue de sa cour. On ne connaissait pas cette muse en France, lorsque M. Pitre-Chevalier la révéla sur les deux rives de la Seine, par des réclames et par des affiches. Tout Paris ébloui fit : « Oh !... oh !... »

La princesse Amélie, qui savait que les petites traductions entretiennent l'amitié, traduisit les romans bretons de M. Pitre-Chevalier, et Dresde étonné fit : « Ah !... Ah !... »

Cependant, nous devons avouer qu'on ne sait pas si Amélie, la première, a révélé Chevalier à la Saxe, ou si c'est Pitre qui a révélé Amélie, le premier, à la France !

Quoi qu'il en soit, cette traduisante amitié ne connaît plus de bornes. Les traductions se succèdent et se ressemblent. C'est à qui se traduira le plus vite.

De cette façon d'agir, il résulte le plus étrange salmigondis. Il y a des gens qui, voyant à tout propos Amélie après Pitre, et Chevalier après la Saxe, ont brouillé dans leur esprit ces quatre noms ; comme la Liste-Civile brouille quatre œufs pour faire une omelette, le jour où Elle reçoit à l'improviste un parent.

Ces gens-là demandent la dernière comédie de Pitre de Saxe et le roman nouveau d'Amélie Chevalier. — On ne leur donne rien, et ils s'en vont contents. — Tous les goûts sont dans la nature !

Cet Hoax perpétuel contre les hommes et les choses se continue depuis dix ans avec autant de verve que d'effronterie. Il n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni les royautés, ni les femmes, ni les œuvres de talent, ni les hommes de génie ! Il amoindrit le pouvoir, les conspirations, les actes les plus graves ; il ébrécherait le granit, il entame les diamants ! *La Satire Ménippée* serait pâle auprès du livre qu'un homme d'esprit pourrait tirer dans cette production journalière due à des jeunes gens inconnus. Cette source est si prodigue d'esprit, si vive, si animée, si constamment agressive, que dernièrement (1841) les Anglais étaient forcés d'avouer que rien de pareil à la publication de nos petits journaux n'avait jamais existé dans aucun pays, à aucune époque.

Tout cela s'invente et s'imprime pour réjouir ce sultan hébété de jouissances appelé PARIS!

Hélas! la France est colossale jusque dans ses petitesesses, jusque dans ses vices, jusque dans ses fautes!

Les étrangers qui admirent nos hommes de talent ne savent pas à quel prix se vend à Paris la gloire, la mode, toute espèce de lustre, même la triste faveur d'occuper le public de soi pendant quelques moments. Relisez ces citations prises au hasard, mais qui sont des chefs-d'œuvre de plaisanterie... et — frémissez!

QUATRIÈME VARIÉTÉ

L'Anonyme

Élève de Grisier.

CINQUIÈME VARIÉTÉ

Le Guérillero

Depuis trois ans, un nouveau mode de publication a surgi. Le journal mensuel, plein de blancs afin d'avoir des parties innocentes, plein de personnalités, de petites anecdotes fabriquées au coin du feu, de réflexions réimprimées, a demandé vingt sous au public, une escopette à la main, et tout aussitôt dix ou douze soldats ont levé la bannière de l'in-trente-deux, en imitant l'inventeur dont l'invention consistait à tâcher d'avoir de l'esprit tous les mois, comme les petits journaux en ont tous les jours. L'auteur du premier de ces petits livres avait pris pour épigraphe : *Je dirai toute ma pensée et serai inexorable pour les hommes comme pour les choses. — Pas un journal n'oserait publier ces lignes neuves et hardies.*

Il publia quelque chose comme ceci :

J'ai quitté Paris hier, en compagnie de Léon Gatayes, et Paris ne s'en est pas aperçu, — quoique je sois un de ceux qui protestent contre l'absurdité de notre costume, en portant un habit de velours.

Le soleil se couchait rouge à l'horizon ardoisé de lames; — les vagues déferlaient à mes pieds, sur la grève d'Étretat, en entrechoquant les galets sonores. — Mes beaux ajoncs dorés courbaient leurs têtes chargées de pluie. — De plaintifs goélands planaient immobiles sur les flots, qu'ils éraillaient parfois de leurs longues ailes blanches. — Les douces senteurs marines s'exhalaient dans la brise du soir,

et j'offris un cigare de trois sous à un pauvre pêcheur qui regagnait sa cabane où le chaume ne le couvre pas, — attendu que c'est une grotte taillée dans la falaise.

Mon ami, le baron de B..., vient de faire paraître un nouveau roman. — Comme chez moi l'amitié n'exclut pas la franchise, je dois déclarer que cet ouvrage est ravissant.

Quand le temps est sombre depuis plusieurs jours, et que les nuées tamisent de larges gouttes, c'est, n'en déplaise à M. Arago, un signe évident de pluie.

On se trouve toujours assez fort pour supporter seul son bonheur, tant grand soit-il; — mais on est toujours trop faible pour supporter le plus léger chagrin, sans en ennuyer ses amis. — L'amitié est donc une duperie dont le plus clair bénéfice est de ne partager que le malheur des autres.

(22^e édition.)

M. Thiers est un petit homme portant lunettes. Dans l'indépendante pensée qu'il pourrait bien un jour revenir sur l'eau, nous devons déclarer qu'il ne manque pas d'un certain talent.

M. Chambolle a une phrase qu'il répète un peu trop souvent; cette phrase, la voici : « Napoléon ne manquait pas d'intelligence politique, mais il a fait des fautes que M. Odilon Barrot aurait certainement évitées. »

J'ai vu hier une pipe chez un marchand. — J'ai acheté cette pipe, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire, par un temps qui est, au siècle de Louis XIV, ce qu'un centime est à vingt francs. — Le marchand a persisté à dire cette pipe — d'écume de mer; — tandis que ces sortes de pipes sont censées faites par Kummer, un fabricant qui a été le Stradivarius des pipes. — Mais la pipe d'écume de mer restera dans la langue populaire — comme le chameau par le trou de l'aiguille dans l'Évangile. CAMELUS, qu'on a traduit par CHAMEAU, signifie, en basse latinité, CABLE!... — Ce n'est pas parce que j'ai remporté le prix d'honneur que je fais cette double observation, mais pour donner une teinture de science à beaucoup de bourgeois qui la répéteront, — ce qui vaut bien, — pour eux, — les vingt sous que coûte la présente livraison.

Non, pas un journal n'aurait osé publier ces lignes aussi neuves que hardies.

Bien que ce soit une épidémie, essentiellement éphémère dans un pays qui passe son temps à déménager sa politique, comme il change le format de ses livres, tous les cinq ans, il y a là l'avenir du pamphlet périodique. Après avoir passé en revue les groupes, il était indispensable de parler des gens isolés.

Conclusion

Tel est le dénombrement des forces de la PRESSE, le mot adopté pour exprimer tout ce qui se publie périodiquement en politique et en littérature, et où l'on juge les œuvres de ceux qui gouvernent et de ceux qui écrivent, deux manières de mener les hommes. Vous avez vu les rouages de la machine; quant à la voir fonctionnant, ce spectacle est un de ceux qui n'appartiennent qu'à Londres et à Paris; en dehors de Paris, on en sent les effets, mais on n'en comprend plus les moyens. Paris est comme le soleil, il éclaire, il chauffe, mais à distance. À trente-deux kilomètres, le diplomate le plus habile en est réduit à des conjectures sur l'essence de cette lumière. Le soleil est peut-être aussi, comme la Presse, une grande écumoire!

La Presse de Londres n'a pas sur le monde la même action que celle de Paris : elle est en quelque sorte spéciale à l'Angleterre, qui porte son égoïsme en toute chose. Cet égoïsme doit s'appeler patriotisme, car le patriotisme n'est pas autre chose que l'égoïsme du pays. Aussi doit-on faire observer l'immense différence qui existe entre les journalistes anglais et les journalistes français. Un Anglais est Anglais d'abord, il est journaliste après. Le Français est avant tout journaliste, il n'est Français qu'après. Ainsi, jamais les journaux anglais ne commettront la faute de donner les secrets de leur cabinet quand il s'agit de recueillir un avantage quelconque au dehors; tandis que, pour avoir des abonnés, le journal français bavardera sur les arcanes politiques; il a pour base cet axiome :

Axiome

Pour le journaliste, tout ce qui est probable est vrai.

Et c'est à qui dévoilera les plans du cabinet. Abd el-Kader a dit naïvement : « Je n'ai pas de meilleurs espions que les journaux français. » Hier, un journal prétendait que l'Angleterre et les États-Unis ont des droits de propriété sur les îles Marquises antérieurs à la prise de possession par la France, et il s'intitule *Le National*.

Entre les chances d'une chute et la liberté de la presse, Napoléon n'a pas hésité.

Certes, il eût été facile de vous peindre les hommes de la Presse et leurs mœurs, de vous les montrer dans l'exercice de leur prétendu sacerdoce ; mais les *choses* ont paru plus curieuses que les hommes. Aujourd'hui, cette maladie chronique de la France s'est étendue à tout. Elle a soumis à ses lois la justice, elle a frappé de terreur le législateur, qui, peut-être, eût regardé la publicité comme un supplice plus cruel que toutes ses inventions pénales. Elle a soumis la royauté, l'industrie privée, la famille, les intérêts ; enfin, elle a fait de la France entière une petite ville où l'on s'inquiète plus du *qu'en-dira-t-on* que des intérêts du pays.

Le nombre des lévites de cette divinité moderne n'excède pas un millier. Le moindre d'entre eux est encore un homme d'esprit, malgré sa médiocrité, qui n'est jamais que relative. Pour que rien ne manque aux singularités de la Presse, il s'y trouvait deux femmes et deux prêtres ; aujourd'hui, il n'y a plus qu'une femme et un prêtre : deux robes !

Peut-être les abonnés sont-ils plus inexplicables que les journaux et que les journalistes. Les abonnés voient leurs journaux changeant de haines, pleins de bienveillance pour tels hommes politiques contre lesquels ils faisaient feu tous les jours, vantant aujourd'hui ce qu'ils dépréciaient hier, s'alliant avec ceux de leurs confrères qu'ils boxaient la veille ou l'an dernier, plaidant des thèses absurdes, ils continuent à les lire, à s'y abonner avec une intrépidité d'abnégation qui ne se comprendrait pas d'homme à homme.

La Presse, comme la femme, est admirable et sublime quand elle avance un mensonge, elle ne vous lâche pas qu'elle ne vous ait forcé d'y croire, et elle déploie les plus grandes qualités dans

cette lutte où le public, aussi bête qu'un mari, succombe toujours.

Axiome

Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer.

En effet, il y a, dans les événements humains, une force supérieure que la discussion, que le bavardage de l'homme — imprimé ou non — ne peut pas enrayer.

Pour subsister, le gouvernement actuel devra se sauver par deux lois, là où Charles X a péri par deux ordonnances. Et ces deux lois seront probablement votées à de grandes majorités dans les deux Chambres.

ORDRE GENDELETTRE			
PREMIER GENRE : LE PUBLICISTE		DEUXIÈME GENRE : LE CRITIQUE	
Le Journaliste : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • Le marquis de Tuffière • Le Ténor • Le Faiseur d'articles de fond • Le Maître Jacques • Les Camarillistes 	Le Critique de la vieille roche : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • L'Universitaire • Le Mondain
Le Journaliste-homme d'État : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • L'Homme politique • L'Attaché • L'Attaché-détaché • Le Politique à brochure 	Le Critique blond : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • Le Négateur • Le Farceur • Le Thuriféraire
Le Pamphlétaire : <i>sans variété</i> Le Rienologue : <i>sans variété</i> Le Publiciste à portefeuille : <i>sans variété</i> L'Écrivain Monobible : <i>sans variété</i> Le Traducteur : <i>sous-genre disparu</i>		Le Grand Critique : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • L'Exécuteur des hautes œuvres • L'Euphuiste
L'Auteur à Convictions : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • Le Prophète • L'Incrédule • Le Séide 	Le Feuilletoniste : <i>sans variété</i>	
		Les Petits Journaux : <i>variétés</i>	<ul style="list-style-type: none"> • Le Bravo • Le Blagueur • Le Pêcheur à la ligne • L'Anonyme • Le Guérillero

Tableau synoptique pour servir à la monographie de l'ordre GENDELETTRE.

Extrait de l'Histoire naturelle du Bimane en société.